

# **I. Préliminaires :**

## **historiographie, sources et méthode**

### **A. Point d'historiographie**

#### **1. Les derniers travaux sur les Parthes : retour aux sources et histoires fragmentées.**

Il est devenu un lieu commun d'introduire une étude sur les Parthes en invoquant le souci de réparer l'injustice dont ils ont été l'objet de la part des historiens qui ne les voyaient qu'à travers le prisme des sources gréco-romaines. On peut estimer que le décentrement de la recherche vers l'Iran, appelé de leurs vœux par de nombreux chercheurs en particulier J. Wolski, inépuisable défenseur du point de vue parthe, est aujourd'hui accomplie : en témoignent les nombreux travaux sur l'Iran préislamique réalisés depuis deux générations par des chercheurs venus de toutes les disciplines<sup>3</sup>. L'histoire parthe est aujourd'hui un champ de recherche pleinement légitimé.

Les Parthes, pourtant, demeurent le parent pauvre de l'historiographie iranienne. Il ne faut pas y voir marque d'une mauvaise volonté des chercheurs : « notre siècle aime le barbare » écrivait V. Schiltz en introduction de son beau livre sur les Scythes, et on est loin du mépris dans lequel les inconditionnels du « beau style » hellénique tenaient les Parthes. Mais les sources qui les documentent restent à ce point fragmentaires, elles demeurent si limitées en nombre, et leur provenance est si hétérogène que leur étude en est rendue particulièrement ardue. Parmi elles, les sources gréco-romaines demeurent les plus nombreuses ; elles sont aussi les seules à offrir les éléments d'une histoire politique suivie, si bien qu'il est difficile

---

<sup>3</sup> Voir le même constat chez Boucharlat 1999.

de se dégager de la perspective qu'elles imposent, souvent négative et schématique parce qu'en grande partie dépendante de la propagande impériale romaine. Les sources iraniennes ne peuvent faire contrepoids : les Parthes eux-mêmes n'ont laissé quasiment aucune trace écrite, et ils ont été victimes par la suite d'une *damnatio memoriae* qui se reflète dans l'historiographie iranienne et qui s'explique en grande partie par les luttes de pouvoir qui ont opposé les grandes familles d'origines parthe et sassanide à partir du milieu de l'époque sassanide, ainsi que par des considérations d'orthodoxie religieuse.

Les démarches les plus modernes, revenant à des méthodes d'analyse classique, consistent à mobiliser les compétences des diverses disciplines concernées pour repartir des sources et des documents eux-mêmes, aussi hétérogènes soient-ils, considérés dans une perspective la plus critique possible. J. Wiesehöfer est l'initiateur principal de ce mouvement encore timide, et l'impulsion décisive en ce sens a été donnée lors d'un colloque international qui s'est tenu à Eutin en juin 1996 et dont les actes ont été publiés sous le titre *Das Partherreich und seine Zeugnisse. The Arsacid empire : sources and documentation*<sup>4</sup>. À défaut de produire suffisamment de données pour élaborer une histoire suivie des Parthes, puisqu'ils n'aboutissent le plus souvent qu'à souligner les zones d'ombre laissées par les documents dans leur histoire, ces travaux se sont révélés particulièrement féconds

Ce mouvement de recherche s'est en effet illustré par la suite de deux façons dans les ouvrages généraux. La première est une fragmentation du récit historique, attestée dans la structure et l'organisation des dernières synthèses sur les Parthes : c'était le cas, déjà, de l'étude devenue classique de J. Wolski ; le phénomène est encore plus clair dans le dernier ouvrage paru, *The Age of the Parthians*, collectif dirigé par V.S. Curtis et S. Stewart<sup>5</sup>. La seconde est la parution de différentes monographies sur des régions particulières de l'Iran ancien, quand la masse documentaire a paru offrir une matière suffisante pour l'élaboration de synthèses<sup>6</sup>.

Ce mouvement a contribué en outre à encourager la recherche archéologique et les études de matériel, et à en exploiter les résultats de façon nouvelle.

---

<sup>4</sup> Wiesehöfer 1998. Un premier jalon de la critique interne des sources gréco-romaines concernant les Parthes a enfin été posé avec la parution toute récente de la thèse de Ch. Lerouge sur l'image des Parthes dans le monde gréco-romain (Lerouge 2007).

<sup>5</sup> Curtis/Stewart 2007.

<sup>6</sup> L'exemple le plus récent est la monographie de M. Schuol sur la Characène (Schuol 2000). Différentes études monographiques de ce type avaient été présentées au colloque d'Eutin, sur la l'Elymaïde et la Susiane, par E. Dabrowa, sur la Perside par J. Wiesehöfer, sur la Médie Atropatène et l'Hyrcanie par M. Schottky (voir Wiesehöfer 1998). Voir aussi Callieri 2007, sur le Fars à l'époque hellénistique, qui comprend les premiers siècles de la domination parthe.

## 2. Les avancées archéologiques récentes

### 2.1. L'hellénisme des Parthes

Les fouilles de Nisa ont permis de découvrir – ou du moins de confirmer de façon éclatante – le caractère extrêmement hellénisé de la culture officielle arsacide durant les premiers siècles de leur domination<sup>7</sup>. C'est là une belle illustration de ce que P. Veyne a appelé « le théorème de Tocqueville ». Les résultats obtenus rejoignent les conclusions inspirées des études de matériel plus circonscrites, matériel de nature officielle comme les monnayages ou certaines inscriptions, ou bien de caractère plus humble, comme les figurines trouvées en abondance sur les sites, en particulier celles du matériel de Suse<sup>8</sup>.

En conséquence de ces travaux, les archéologues ont définitivement intégré dans la « période hellénistique » les premiers siècles de la domination parthe, contrairement à une tendance parallèle chez les historiens à insister sur l'*Iranian Revival* de l'époque parthe et à ne faire de l'époque grecque qu'un « interlude » dans l'histoire iranienne<sup>9</sup>. P. Callieri a donné de cette période la définition la plus actualisée dans une intervention au Collège de France au printemps 2007, demeurant toutefois fort prudente concernant l'époque parthe: « Par “période hellénistique”, j'entends la période de l'histoire de l'Iran qui a coïncidé politiquement avec la conquête macédonienne puis avec la domination des Séleucides, et enfin, du moins pendant quelques décennies, avec celle de quelques dynasties locales, dont les Arsacides. L'application au monde iranien du terme “hellénistique”, utilisé d'ordinaire à propos du bassin méditerranéen, se justifie non seulement par l'intégration de vastes régions de l'Asie en tant qu'unités politiques dans le monde hellénistique, mais aussi par l'adoption de la part des élites politiques de modèles idéologiques et culturels communs aux royaumes hellénistiques,

---

<sup>7</sup> Sur la culture dynastique des Arsacides telle qu'elle se manifeste à Nisa, voir, entre autres publications de sa part, Invernizzi 2001, Invernizzi 2007 ; sur le site de Nisa, où les travaux des équipes italiennes menées par C. Lippolis font l'objet de publications régulières au fur et à mesure de l'avancée des travaux : voir en dernier lieu Invernizzi/Lippolis 2008.

<sup>8</sup> G. Le Rider, en 1965, n'avait pas séparé le monnayage parthe du monnayage grec dans son importante étude sur les monnaies de Suse et avait souligné au contraire leur parfaite continuité typologique (Le Rider 1965). Voir de même L. Martinez-Sève sur les figurines « séleuco-parthes » du même site (Martinez-Sève 2002).

<sup>9</sup> Ce serait la tendance de J. Wolski, qui admet toutefois que cette « renaissance iranienne » est attestée au plus tôt dans la seconde moitié du I<sup>e</sup> siècle de notre ère, mais considère qu'elle est le fruit d'un développement continu en ce sens depuis le milieu du II<sup>e</sup> siècle av. notre ère (Wolski 1991).

quand bien même la continuité avec la période achéménide précédente est également évidente »<sup>10</sup>.

Or l'hypothèse du caractère « hellénistique » du matériel de la première période parthe, c'est-à-dire, concrètement, l'hypothèse d'une continuité des niveaux archéologiques entre la période parthe et la période hellénistique, n'a encore jamais été envisagée au cours des recherches réalisées dans la partie orientale de l'empire parthe ; ces territoires ont pourtant été conquis sur les Grecs de Bactriane, dont les vestiges ont montré de façon indubitable qu'ils avaient puissamment contribué à entretenir, développer et diffuser les modèles culturels grecs.

## 2.2. L'hétérogénéité de la culture matérielle

Les travaux récents, le plus souvent des études régionales, permettent de mettre en valeur la grande vitalité culturelle de la période, mais aussi et surtout la grande diversité ethnique, linguistique, culturelle ou religieuse que recouvrait la domination parthe ; cette diversité n'a pas été unifiée, ni ne s'est résorbée dans une culture impériale commune issue d'un quelconque foyer culturel parthe. Le grand centre de la culture dynastique parthe qu'était Nisa n'a pas rayonné.

La part de matériel de type non grec collecté sur les sites et attribué à l'époque parthe dans les différentes régions de l'empire s'est révélée peu homogène, en particulier la céramique dont le caractère régional rompt fortement avec l'uniformité des formes et des types de poterie qui s'étaient diffusés à l'époque séleucide<sup>11</sup>. Mais même le matériel de type grec, malgré l'uniformité des modèles qui se diffusent, est l'objet de synthèses culturelles spécifiques dans chacune des régions de l'empire<sup>12</sup>.

Ces constatations, pour nous, conduisent à des précautions d'ordre méthodologique. La datation des niveaux à l'époque parthe ne peut en effet se fonder sur un classement typologique du matériel, forcément trompeur, à moins que l'on ne dispose pour la même région de collectes stratigraphiques abondantes à datation assurée : la réinterprétation des résultats de fouilles anciennes dont les datations reposent très souvent sur des critères typologiques est donc particulièrement ardue, comme l'a montré P.Callieri dans une tentative

---

<sup>10</sup> Callieri 2007, p. 7.

<sup>11</sup> C'est le constat fait par E. Haerinck dans la seule étude générale de la céramique d'époque parthe réalisée jusqu'ici (Haerinck 1983). P. Callieri déplore le peu d'intérêt porté à l'étude de ce matériel pour la période hellénistique en général, dont la période arsacide, ce qu'il considère comme une « carence grave » (Callieri 2007, p. 7).

<sup>12</sup> Pour une synthèse théorique récente sur la question, voir Martinez-Sève 2003.

de reconsidération de la datation des niveaux anciens de Merv proposée par les fouilleurs de l'époque soviétique<sup>13</sup>. Inversement, on ne peut préjuger de l'absence de tel ou tel type de matériel qu'un niveau archéologique est d'époque parthe ou non.

La datation du matériel et des niveaux stratigraphiques, quand elle ne repose pas sur la collecte d'un nombre conséquent de monnaies retrouvées en situation, dépend donc d'un important travail consistant à établir un corpus pertinent de matériel de comparaison. Il faut pouvoir procéder à des collectes nombreuses réalisées dans un même espace régional et tenter de définir, région par région, un certain nombre de traits à assigner à la période considérée, en s'appuyant éventuellement sur la mise en évidence d'influences étrangères dont les éléments sont mieux datés : ainsi les traits proprement romains de l'hellénisme de l'époque impériale romaine, par exemple, ou les éléments de culture qui se diffusent dans les tombes princières d'époque alaine dans les steppes situées sur les pourtours septentrionaux de l'empire parthe jusqu'à la région du Don.

### 2.3. Les travaux soviétiques

L'ouverture des pays de l'Est a rendu accessibles les travaux des archéologues soviétiques menés sur les territoires de l'ex Union Soviétique. Ces travaux se caractérisent d'une façon générale par le développement particulier de méthodes archéologiques fondées sur la constitution d'ensembles de matériel sur critères typologiques ; ils privilégient des hypothèses de développements culturels endogènes sur celles qui restituent des phénomènes de diffusion plus massifs à la faveur de migrations ou de l'intégration à de nouvelles entités politiques.

Le développement de ces méthodes doit beaucoup à l'influence de modèles historico-culturels inspirés du marxisme, par ailleurs aussi contraignants que limités heuristiquement<sup>14</sup>. Mais ce sont aussi à ces modèles que l'on doit l'intérêt particulier accordé par les chercheurs soviétiques à la période parthe, qui, dans le schéma des cinq grandes périodes historiques universelles dressé par J. Staline, se trouvait à la charnière entre l'époque de l'esclavage et celle du « féodalisme »<sup>15</sup>. L'abondance des études qui leur sont spécifiquement consacrées

---

<sup>13</sup> Callieri 1996.

<sup>14</sup> On lira avec intérêt la relecture du matérialisme historique par J. Staline en 1938, approuvée par le Parti Communiste, qui s'imposait alors (voir Staline 1938, notamment §3).

<sup>15</sup> Ces cinq périodes historiques sont définies par leur type de « rapport de production entre les hommes », à savoir leurs rapports économiques, définis par l'état de développement des forces productives jugé uniforme pour l'humanité à une période donnée (Voir Staline, *ibidem*, §3.c).

témoigne de cet intérêt et de sa fécondité, et on n'a sans doute pas achevé d'en exploiter toutes les données et les propositions<sup>16</sup>.

Les méthodes de fouilles utilisées, non véritablement stratigraphiques, rendent toutefois peu aisées l'exploitation de comptes-rendus pourtant détaillés des travaux anciens et la relecture de résultats parfois dépassés. Mais on retiendra avec faveur de ces travaux, outre les riches données concernant des régions restées inaccessibles aux chercheurs occidentaux, l'importance accordée à la culture matérielle des peuples étudiés, ainsi que la grande attention portée aux cultures locales et à leurs développements propres : un contrepois bienvenu est ainsi fourni aux travaux des chercheurs occidentaux à la même époque, plus attentifs aux textes qu'aux témoignages matériels, et plus enclins à privilégier les facteurs d'explication exogènes pour les ruptures culturelles constatées, *a fortiori* dans un contexte historique où des phénomènes de migration sont attestés. On retiendra aussi et c'est fort précieux, que la période grecque et tous les éléments qui ressortissent de l'hellénisme ne jouissent pas chez eux de cette aura un peu sacrée que lui accorde la recherche occidentale et qui nuit sans doute à l'analyse objective des synthèses culturelles et des développements plus tardifs des motifs et formes dérivées de l'art grec.

### **3. Les régions orientales**

D'une façon générale, pourtant, les régions orientales de l'empire parthe en tant que telles restent à l'écart du regain d'intérêt que l'époque de domination parthe a connu ces dernières années dans le cadre d'une « période hellénistique » reconsidérée.

Il est vrai que leur situation documentaire est tout à fait particulière : à quelques exceptions près, limitées dans le temps et l'espace, elles correspondent à un angle mort des sources gréco-romaines (qui par ailleurs fournissent des renseignements sur les zones côtières et l'Inde), tandis que l'accès au terrain est fortement conditionné – et qui plus est de façon différenciée – par le morcellement géopolitique actuel entre le Turkménistan, l'Iran, l'Afghanistan, et le Pakistan. La définition même du territoire des régions orientales pose problème, et ses limites restent floues. Pourtant, et c'est d'un intérêt tout particulier, ces régions sont les seules de l'empire parthe où la perspective gréco-romaine n'est pas univoque. Elle peut être contrebalancée, d'une part par celle de documents chinois contemporains dont des traductions et études critiques récentes mettent les données à la portée des chercheurs

---

<sup>16</sup> Une bibliographie très complète des études soviétiques consacrées aux Parthes a été dressée en 1975 par T.N. Zadneprovskaja à la demande de R. Ghirshman (voir Zadneprovskaja 1975).

occidentaux, d'autre part par les informations que fournissent les documents indiens, épigraphiques et numismatiques essentiellement : ceux-ci n'offrent pas de données directes sur l'empire parthe, mais ils servent de pierre de touche aux hypothèses historiques formulées sur ces régions orientales, avec lesquelles, à ses confins, il doit se trouver en continuité. Du point de vue archéologique, seule la zone turkmène est restée accessible de façon continue et a connu un enrichissement régulier des collections de matériel local, mais les confins orientaux de l'empire parthe ou les territoires immédiatement au-delà, en Asie centrale, au Pakistan et au nord-ouest de l'Inde ont fait l'objet d'importantes découvertes archéologiques, épigraphiques et numismatiques parfois de grande ampleur : une partie de ces ressources peut être rapprochée d'autres objets d'époque parthe, ou même, dans le meilleur des cas, identifiée à du matériel parthe. La mise en contexte et l'interprétation de ces documents nouveaux imposent de rassembler les données disponibles concernant les régions orientales de l'empire parthe en une image d'ensemble concrète et actualisée dans laquelle le matériel nouveau puisse s'inscrire de façon cohérente. Une monographie sur les régions orientales de l'empire parthe a donc vocation à venir compléter l'image synoptique que l'on s'efforce d'établir, région par région, de l'empire parthe.

Mais son intérêt ne se limite pas là. En effet, le plus grand intérêt de ces régions, et ce qui leur vaut généralement une section dans les monographies de référence sur l'Iran ancien, c'est le rôle d'interface que leur impose leur position géographique avec les peuples scythes vivant sur les territoires de steppes au nord de leur territoire. Elles ont en outre été frontalières et ont donc été pour une part concernées par le vaste mouvement de migration de peuples de la steppe qui, au cours du II<sup>e</sup> siècle, a bouleversé la composition ethnique des peuples d'Asie centrale, et a renouvelé les élites de l'ancien empire gréco-bactrien de la Sogdiane au nord-ouest de l'Inde. Ce sont aussi les thèmes des rares synthèses consacrées aux confins parthes.

L'arrivée des peuples que les Chinois appellent Yuezhi en Bactriane est relativement bien documentée dans les annales dynastiques chinoises et par quelques mentions circonstanciées dans les sources gréco-romaines. Les peuples d'origine scythe au nord-ouest de l'Inde, dont la prise de pouvoir dans le Gandhara se manifeste dans nos documents par un monnayage particulier dérivé du monnayage grec que l'on a appelé « indo-scythe », voient, eux, leur arrivée amplement discutée. On restituait alors un déplacement massif de population : l'hypothèse qu'il ait eu lieu à travers les hauts reliefs de l'Hindukush, impraticables une partie de l'année, comme le suggèrent les textes chinois, laissait la plupart des chercheurs fort

sceptiques. De fait, les textes chinois en question, extraits du *Hanshu*, évoquent le déplacement de l'élite des peuples qu'ils appellent *Se* (prononcé \**Sek* ou \**Sak* pour « Saka »), chassés de leurs terres par l'arrivée successive de groupes venus du Turkestan chinois, depuis la région du lac Baïkhal jusqu'au nord-ouest de l'Inde à travers les monts du Pamir. Cette version des faits a trouvé confirmation dans un matériel toujours plus abondant d'inscriptions et de pétroglyphes mis au jour dans la haute vallée de l'Indus, à Gilgit, et dans toutes les régions du nord-ouest de l'Inde qui jouxtent les débouchés des passes de l'Indus. La découverte à Aï Khanoum d'une inscription runnique encore non déchiffrée, du même type que celle retrouvée dans la nécropole d'Issyk près du lac Baïkhal, est venue conforter cette hypothèse d'un déplacement vers le sud des populations du nord-Pamir.

C'est dans le cadre de ce débat alors non encore clos qu'a été élaborée une autre proposition de restitution de ces mouvements de migration, susceptible d'expliquer l'arrivée de ces peuples d'origine scythe dans la vallée de l'Indus et, dans le même temps, de rendre compte de la présence d'un groupe de Sakas installés dans la plaine de la basse vallée du Hilmend comme le signale le document itinéraire d'Isidore de Charax. On a proposé de restituer, en exploitant les sources gréco-romaines, un vaste mouvement de migration de populations nomades dans la partie orientale de l'empire parthe, depuis les steppes situées au nord-est de l'empire jusqu'aux sud de l'Hindukush. Certains groupes se seraient détachés pour envahir la Bactriane, tandis que d'autres occupaient les régions orientales de l'empire parthe. Refoulés peu à peu par les Parthes, ceux-ci auraient continué leur progression vers le sud, puis l'est jusqu'à l'Inde en passant par la vallée de l'Indus. P. Daffinà a donné la dernière et la plus brillante illustration de cette hypothèse en 1967, dans un ouvrage où il a cherché à rendre compte de la présence de peuples dits Sakas dans le bassin du Hilmend après la période grecque. Un des apports critiques essentiels de son étude est en effet d'avoir souligné que sources gréco-romaines et sources chinoises offraient des perspectives trop éloignées les unes des autres pour rendre compte des mêmes données. Il était du reste demeuré persuadé *a priori* du caractère impraticable de la route par l'Hindukush, si bien que son enquête est fondée essentiellement sur les sources gréco-romaines.

Ces hypothèses sont aujourd'hui vieillies, en particulier par leur caractère exclusif l'une de l'autre. Mais de ces discussions, et compte-tenu de l'impact psychologique fort exercé sur les esprits par les récits de migration contenus dans les textes chinois depuis leur découverte à la fin du XIXe siècle, il est demeuré une tendance à chercher à expliquer toute présence de peuples scythes sur le territoire parthe par un phénomène de migration qui participe de ces mouvements de population nomade et un penchant à justifier tout élément culturel commun



aux peuples de la steppe par l'arrivée d'un nouveau groupe ou par l'origine nomade de ses porteurs. Cette propension est encore bien perceptible dans les travaux les plus récents concernant la culture des élites de Bactriane et de Sogdiane telle que nous la révèlent les nécropoles princières découvertes ces dernières décennies, celle de Tillja tepe, dans l'oasis de Shiberghan, mais aussi celle de Kok tepe aux alentours de Samarkand ; on explique la parenté de culture entre ces élites et celles des steppes du pourtour septentrional de l'empire parthe par l'arrivée continue de nouveaux groupes. P. Bernard a ainsi proposé de restituer en Bactriane l'existence au Ier siècle de notre ère d'un « couloir de migration », actif depuis deux siècles, qui renouvelait le peuplement d'origine nomade des pourtours orientaux de l'empire parthe et venait renforcer le peuplement « saka » des régions du Hilmend.

Il ne s'agit pas ici de nier la possibilité de migrations ponctuelles et récurrentes de groupes venus de la steppe dans les régions d'oasis frontalières. D'une façon générale, l'étude historique des périodes marquées par des déplacements de populations- qui plus est lorsque celles-ci mettent en jeu des peuples qui n'ont pas écrit leur histoire- se confronte à des difficultés bien connues<sup>17</sup>. La mise en correspondance des données de l'archéologie et des données fournies par les textes écrits accuse en général un écart plus grand qu'ailleurs et ardu à corriger. Dans le cadre de l'étude que nous nous proposons de mener, les périodes de migration et leurs manifestations archéologiques sont connues plus finement ; il semble néanmoins important de rappeler que les données archéologiques et les documents matériels en général ne peuvent répondre à la question de l'attribution ethnique, *a fortiori* dans une société multiculturelle et multiethnique comme celle de l'empire parthe. Il est toujours fort hasardeux d'identifier un peuple à un élément de culture isolé ou à un assortiment d'objets ou de coutumes, et de penser que ces derniers serviront de marqueurs à leurs déplacements : c'est ne pas tenir compte des évolutions internes et des synthèses culturelles locales qui ont lieu sans cesse ; c'est négliger les phénomènes de diffusion culturelle, dont pourtant celle des modèles hellénistiques dans la culture aulique donne l'exemple sur un vaste territoire allant du détroit de Gibraltar au nord-ouest de l'Inde. En réalité, on ne peut que repérer les continuités et les discontinuités dans les ensembles matériels constitués par l'archéologie et tenter de leur donner un sens, en tenant compte, autant que possible, de l'inertie des manifestations culturelles et des phénomènes d'influences et d'échanges avec les cultures voisines.

---

<sup>17</sup> Voir par exemple M. Kazanski sur les problèmes posés par l'étude des Goths (Kazanski 1991).

L'étude la plus récente consacrée à l'histoire des confins parthes orientaux est celle de M. J. Olbrycht, parue en 1998 sous le titre *Parthia et ulteriores gentes*. Dans cet ouvrage, il tente d'éclairer les liens politiques qu'entretenaient les Parthes avec leurs voisins des steppes : l'une des grandes qualités de l'étude est précisément de déplacer les termes des débats précédents. L'auteur a en effet cherché à montrer que les Parthes, contrairement à leurs prédécesseurs grecs, étaient loin d'être constamment menacés par les différents peuples qui nomadisaient à leurs frontières et qu'ils avaient gardé de leurs propres origines nomades de puissants liens avec la steppe. De fait, les déplacements des peuples des steppes au IIe siècle avant notre ère avaient abouti à un renouvellement ethnico-politique complet dans les bassins du Syr darya, de l'Amou-Darya, en Bactriane et dans les régions iraniennes orientales, entourant les Parthes d'un glacis de nouveaux groupes de nomades Sakas et Dahae. Les Parthes avaient su établir des relations de collaboration politique et économique étroites avec eux, et cette politique fut à l'origine de l'émergence et de la puissance de leur empire. Durant les deux siècles suivants, ces groupes, plus ou moins soumis aux Parthes, auraient constitué l'appui le plus sûr de leur domination, jusqu'à ce que, au Ier siècle de notre ère, nombre d'entre eux prennent leur indépendance, en particulier ceux de l'est de l'Iran sous la direction de Gondopharès.

La vision des Parthes comme un peuple en voie de sédentarisation dont la politique et les stratégies s'expliquent par ses origines nomades, reste cependant fort tributaire d'une lecture univoque et partielle des sources gréco-romaines. Dans la droite ligne des interprétations de J. Wolski, M. J. Olbrycht a cherché à corriger l'image, inspirée elle aussi des sources gréco-romaines, faisant des Parthes un peuple appartenant à la « périphérie barbare » de l'empire romain dont l'emprise sur l'Iran correspond à une période de déclin : il a donc déplacé le centre de gravité de l'histoire des Parthes vers l'Asie centrale et les steppes, en développant la thèse des origines scythes des Parthes, dont Strabon et Justin se font l'écho. Or M. Boyce a montré depuis longtemps, avec de solides arguments et la vigueur d'argumentation qu'on lui connaît, que, même si l'on admettait que les membres de l'élite dirigeante étaient originaires d'une tribu des steppes, aucun document ne permettait d'établir une migration massive de populations nomades à l'origine de l'empire parthe, et que les éléments culturels communément dits « nomades » dans la culture parthe étaient le plus souvent des constantes de la culture iranienne de l'époque<sup>18</sup>.

La proposition de lecture que fait J. M. Olbrycht des événements orientaux a toutefois ceci de

---

<sup>18</sup> Boyce 1994.

séduisant qu'elle suggère d'envisager les confins orientaux de l'empire parthe, jusqu'au Ier siècle de notre ère au moins, non pas comme une frontière nette mais comme un glacis peuplé de divers groupes nomades plus ou moins sédentarisés sous suzeraineté parthe. Cette hypothèse permet d'une part de rendre compte des alternances de conflits et de collaboration que relèvent de façon sporadique les sources gréco-romaines, d'autre part d'intégrer dans une même vision synthétique des migrations de peuples nouveaux, évoquées explicitement par les sources écrites, et des différenciations et synthèses culturelles locales, attestées par les sources matérielles.

Mais, fondée à peu près exclusivement sur les sources gréco-romaines, elle reste tributaire de deux *a priori* fort discutables : celui qui consiste à confondre identité ethnique et mode de vie, et celui qui consiste à faire de l'identité ethnique un critère d'appartenance à tel ou tel ensemble politique. Le premier conduit à considérer que les Sakas sont forcément nomades et à aborder en ce sens les sources matérielles qui les concernent : en cherchant les traces de nomadisme dans les territoires concernés par un peuplement saka, ou en interprétant en ce sens les traits culturels, communs à des peuples de la steppe, manifestés dans les trouvailles. On peut rappeler toutefois que les responsables de la grande invasion nomade de l'empire bactrien, ceux que les Chinois nomment les Yuezhi, sont bien décrits comme des nomades dans le *Shiji*, sur le rapport d'un ambassadeur daté de 128 av. notre ère et d'après des données qui s'interrompent en 90 av. notre ère, mais que dans le *Hanshu* qui intègre des informations jusqu'en 23 de notre ère, on rapporte qu'ils se sont tout à fait sédentarisés. En comptant très large, le processus n'a donc duré que quelques générations à peine. Quant au second de ces *a priori*, il conduit à considérer systématiquement les Sakas évoqués par les sources comme extérieurs à l'empire parthe : ce sont toujours ces « *ulteriores gentes* », selon le mot de J. Olbrycht, vivant au-delà des frontières, dont on considère au mieux qu'ils ont parfois fait allégeance au pouvoir central iranien. Une telle approche ne permet pas d'envisager les processus d'intégration de communautés d'origines variées sur le territoire, pourtant bien attestés dans les documents écrits, qu'elles soient arrivées à la suite d'une invasion violente - comme ces Sakas qui, selon Strabon, se sont emparés d'une petite région fertile d'Arménie pour s'y installer -, à la suite de l'octroi de terres - par exemple aux vétérans des armées dont les contingents étaient souvent d'origine étrangère -, ou encore à la suite d'une déportation d'une communauté spécifique - comme celle de ces prisonniers de guerre romains que l'on installait de force dans les régions de confins en particulier en Margiane.

Il fallait donc pour notre étude trouver une approche qui permette d'interroger ces diverses

propositions de reconstitution et de remettre en question ces présupposés admis comme des évidences, tout en établissant une base de travail solide pour l'intégration des données nouvelles. Le choix d'une assise territoriale nous a permis de renverser la perspective, et de repartir des données brutes, délestées des diverses théories dans lesquelles elles avaient été prises jusqu'à présent.

## **B. Définir le territoire d'étude et les bornes chronologiques**

Avant de faire le tour des sources, il faut s'entendre sur des bornes chronologiques et un territoire d'étude : compte tenu de la nature des sources internes, c'est là un préalable indispensable à l'établissement du corpus ; ces éléments ne serviront bien sûr que comme point de départ à l'enquête, puisque l'un de ses enjeux consistera justement à tenter de les préciser.

### **1. Le territoire**

Les Parthes n'ont laissé aucun texte, ni aucune trace écrite, évoquant l'étendue de leurs conquêtes et le nombre de peuples qui leur étaient soumis, sur le modèle, par exemple, des proclamations gravées sur pierre des Achéménides. Les Sassanides, heureusement pour nous, reprendront la coutume après eux. Et de fait, si l'on parcourt les sources iraniennes, c'est l'inscription trilingue de Shapur Ier (241-272) à la Ka aba-i Zardušt<sup>19</sup> qui, de façon indirecte, nous donne les premiers et principaux renseignements sur les régions orientales. Elle décrit en effet l'organisation de ces régions telle que les premiers Sassanides en avaient hérité : elles étaient réparties en deux royaumes, dont les rois sont déjà mentionnés parmi les dignitaires soumis à Ardashir Ier. Le premier est centré sur la ville ancienne de Merv (Marw) sous le contrôle d'un « roi de Merv ». Le second est l'apanage d'un roi dit le « roi des Sakas » ; l'intitulé complet de son titre, au moins à l'époque de Shapur I, est « roi du Hindestān,

---

<sup>19</sup> Ka aba-i Zardušt ; nous devons la publication la plus récente des trois versions de l'inscription à Ph. Huyse dans le *Corpus Inscriptionum Iranicarum* (Huyse 1999).

Sagestān et Tūrān jusqu'au rivage de la mer » : ce royaume regroupe les régions du sud de l'Hindukush jusqu'à la mer, depuis le bassin de l'Indus jusqu'à la frontière du Kerman<sup>20</sup>. L'ancienne satrapie séleucide de l'Arie (« Harēw »), située entre les deux royaumes, continue, elle, à être mentionnée à part comme simple région de l'empire sassanide.

Deux coups de projecteurs uniques et inespérés sur les régions orientales de l'Empire parthe permettent de confirmer la présence parthe sur ce territoire : les *Étapes parthes* d'Isidore de Charax, et le *Périple de la mer Erythrée*, document anonyme à l'usage de la marine marchande égyptienne<sup>21</sup>. Ces deux documents occupent une place un peu particulière dans la hiérarchie des sources : ils proviennent tous deux des milieux du grand commerce vers l'Inde des Ier siècle avant notre ère et Ier siècle de notre ère et décrivent les routes qui reliaient l'empire gréco-romain et les régions indiennes. Le premier texte, dont on date ordinairement les données du Ier siècle avant notre ère, décrit les étapes de l'une des principales routes caravanières iraniennes depuis Zeugma où l'on traversait l'Euphrate jusqu'à l'Arachosie, au-delà de laquelle cessait la domination parthe. Le texte montre que l'organisation satrapique connue par les sources d'époque hellénistique était encore en place à quelques aménagements près, et que les noms des régions et des villes correspondantes étaient encore en usage. Selon ce texte, la Margiane, l'Arie, la Drangiane et l'Arachosie étaient sous le contrôle des Parthes ; en Arachosie, leur domination s'interrompait au-delà d'Alexandrie, aujourd'hui bien identifiée avec le site ancien de Kandahar<sup>22</sup>. La description de la route, qui s'en tient aux étapes parthes, s'arrête donc là, juste avant l'embranchement entre la route du nord qui partait en direction de Kabul et Begram puis des villes du Haut-Indus, et la route du sud qui conduisait aux ports du delta de l'Indus par Quetta. Quant au *Périple de la mer Erythrée*, rédigé par un marin égyptien au Ier siècle de notre ère, il décrit les différents circuits maritimes entre les comptoirs égyptiens sur la Mer Rouge et les ports indiens. Il donne à la région du delta de l'Indus le nom de « Scythie » que nous lui connaissons aussi par les inscriptions de Palmyre et la *Géographie* de Ptolémée<sup>23</sup>, et précise que des princes parthes

---

<sup>20</sup> Huyse 1999, trad. § 34 pour l'intitulé complet du roi des Sakas. L'apanage du roi des Sakas sous Ardashir Ier n'est pas précisé.

<sup>21</sup> Les éditions assorties de traductions commentées les plus récentes sont : toujours celle de W.H. Schoff (1976) pour le texte d'Isidore et, pour le texte du *Périple*, celle de L. Casson (1989), en anglais, et celle de Bukharin (2007), en russe.

<sup>22</sup> Fraser 1996.

<sup>23</sup> Ptolémée, § 55. Les inscriptions de Palmyre ont été publiées par H. Seyrig en 1941 : il s'agit des dédicaces par leur commanditaire des nombreuses statues qui ornaient l'agora. Elles sont le plus souvent bilingues, en grec et en palmyrénien ; les plus anciennes sont datées de 76 et de 81, et celles qui nous intéressent sont plus tardives, du milieu du IIe siècle de notre ère. De nombreux textes évoquent les activités marchandes de la ville, en particulier les liaisons avec le port de Charax, et ont permis d'attester de façon certaine les liaisons maritimes avec l'Inde par le golfe Persique à cette époque. Le plus célèbre des marchands palmyréniens, du moins dans les vestiges qu'il a laissés, se nomme Marcus Ulpius Iarhai. Dix dédicaces lui ont été adressées entre 155 et 159, dont cinq proviennent des caravaniers qui montaient et descendaient par la route terrestre entre Palmyre et

s'en disputent le contrôle<sup>24</sup>. Les Parthes ne sont pas mentionnés à propos de la côte méridionale de l'Iran, mais deux royaumes successifs sont cités depuis la Perside jusqu'au bassin de l'Indus : si l'allégeance des rois de Perside aux souverains Arsacides est bien attestée<sup>25</sup>, le statut de la Carmanie et de la Gédrosie reste incertain, quoique leur continuité géographique avec les régions précédemment évoquées rendent peu probable qu'elles soient restées en dehors de la domination parthe.

Les deux éclairages apportés à la région, combinés, confirment à peu près exactement les données de l'inscription de Shapur Ier. Mais ils ne sont pas contemporains : ils révèlent que la frontière sud-orientale était instable et que les Parthes n'ont eu de cesse de la repousser vers l'Inde. D'une façon générale, les frontières orientales de ce domaine et leurs variations au cours de l'époque parthe restent floues. Ainsi, si Isidore place la limite orientale de l'empire parthe en Arachosie, Strabon mentionne une région située vers les Paropamisades, à l'ouest de la frontière indienne, appelée Chaarène, qui serait la plus orientale des possessions parthes ; il ne sait pas exactement où elle se situe, mais il connaît sa position sur l'itinéraire qui passe par l'Arie et l'Arachosie, et qui continue vers le nord :

**Peri; tauta devpou ta; merh th' oñorou th' Jndikh/ kai; thñ Caarhnhñ eìnai sunbainei : eñti de; twñ ufo; toi' Parquaioi~ auñh prosecestath th' Jndikh/ : dievei de; th' Jrianh' di Jracwtwn kai; th' lecqeish~ ojeinh' stadiou~ muriou~ ejakisciliou~.**

« C'est à peu près du même côté par rapport à la frontière de l'Inde qu'il nous faut placer la Chaarène. La Chaarène en effet passe pour être, de toutes les provinces soumises aux Parthyaei, la plus rapprochée de l'Inde, et l'on y arrive après avoir franchi, sur la route qui part [d'Alexandrie] d'Arie et qui coupe l'Arachosie et le susdit pays de montagnes, une distance de 9 à 10000 stades »<sup>26</sup>.

Il ne situe pas dans le temps cette information, présentée comme un état de fait contemporain : si elle est effectivement récente au moment où il rédige sa *Géographie*, elle date des alentours de notre ère<sup>27</sup>.

---

Charax. La Scythie d'Inde est mentionnée dans deux d'entre elles, la seconde essentiellement reconstituée d'après la première : voir Seyrig 1941, p. 258-263, l'inscription complète est la n°23 (A.964, planche XVII).

<sup>24</sup> *Périple*, § 40.

<sup>25</sup> Voir par exemple Strabon, XV, 3, 24.

<sup>26</sup> XV, 2, 11.

<sup>27</sup> On date la rédaction de la *Géographie* à la fin de la vie de Strabon, entre 10 av. notre ère environ et 24 (Aujac 2000, p. 108-109).

Des bribes de sources écrites externes suggèrent aussi une présence parthe au-delà de la Margiane vers l'est, en territoire bactrien, ainsi que sur les affluents du Haut-Indus, en particulier à Taxila. Nous devons les premières à la Géographie de Strabon, qui évoque deux satrapies bactriennes prises par Mithridate Ier au royaume d'Eucratide sans préciser leur position exacte<sup>28</sup> et à un texte des Annales dynastiques chinoises, le *Shiji*, dont les informations sont datées entre 130 et 120 et qui place la frontière orientale de l'empire parthe sur l'Amou-Darya<sup>29</sup>. On trouve les secondes dans la *Vie d'Apollonios de Tyane*, de Philostrate, et dans les textes apocryphes attribués à Saint Thomas, c'est-à-dire des textes dont la fiabilité historique est à peu près nulle<sup>30</sup> : elles ont toutes fait couler beaucoup d'encre, et nous en reparlerons.

Quel que soit leur degré de fiabilité, elles incitent à étendre le territoire de l'enquête vers l'est, où d'éventuelles sources primaires parthes pourraient les étayer. De fait, on trouve celles-ci sous forme de monnaies, et elles sont complétées dans les régions du Haut-Indus par deux inscriptions en kharoshthi dont la date est calculée par rapport au règne de souverains aux noms parthes.

Ainsi donc, ces données au statut divers, malgré l'étude critique à laquelle il faut les soumettre, permettent en première approximation de délimiter un territoire d'étude : il correspond aux anciennes satrapies séleucides de Margiane, Arie, Drangiane, Arachosie, ainsi qu'au bassin de l'Indus, où la présence parthe est attestée par des documents de façon relativement fiable, et la logique de continuité territoriale invite à y ajouter la Gédrosie. Ce territoire est bordé à l'est par deux zones de confins moins connues, la première au niveau de la Margiane, vers l'oasis de Bactres et les rives de l'Amou-Darya, et la seconde dans les régions du Haut-Indus, au nord-est de l'Arachosie à partir de Ghazni.

## 2. Les bornes chronologiques

Si le début et la fin de l'empire des Parthes Arsacides sont datés avec précision entre 141 av. notre ère et 229 de notre ère, les incertitudes sont en revanche beaucoup plus grandes

---

<sup>28</sup> XI, 11, 2

<sup>29</sup> Pour être tout à fait exact, ce texte d'une part dit que les Yuezhi, nouveaux arrivants en Bactriane et Sogdiane, installés au nord de l'Amou-Darya, sont frontaliers de l'empire parthe à l'est, et d'autre part évoque une présence parthe active sur l'Amou-Darya (*Shiji*, CXIII, 3162, voir Thierry 2005, textes 3 et 38).

<sup>30</sup> Fussman 1998, p. 624-625, et pour le détail, *infra*.

concernant la date de la conquête par les Parthes des régions orientales de l'empire séleucide et de certains territoires gagnés sur le royaume gréco-bactrien. En 141 av. notre ère, à la fin du règne du roi parthe Mithridate Ier (171-139), les Parthes de la dynastie des Arsacides, du nom de son fondateur Arsace Ier, chassent définitivement les Séleucides de Mésopotamie en occupant la Babylonie, imposant de façon durable leur domination sur le territoire iranien et ses confins. A l'autre bout de la chronologie, en 224 de notre ère, Ardashir Ier, prince de Perside, vainc le dernier roi parthe Artaban IV et conquiert l'ensemble de l'Iran parthe, fondant la dynastie des Sassanides. Si l'on débat encore sur l'ordre exact des expéditions d'Ardashir, la conquête des régions orientales est cependant bien datée à quelques années près<sup>31</sup>: en 229 au plus tard, le nouveau souverain était maître de tout l'Iran parthe, ce qu'atteste l'inscription de Shapur Ier.

La conquête par les Parthes des régions orientales de ce qui constituera leur empire reste en revanche beaucoup plus obscure. A dire vrai, aucune source primaire ne la documente, pas même le monnayage. Ce sont à des bribes d'informations glanées dans les sources gréco-romaines que l'on doit de pouvoir l'attribuer, au moins en partie, à Mithridate Ier, et encore ces données, bien que convergentes, sont-elles fort vagues.

Le premier texte est un passage de Diodore de Sicile évoquant Mithridate Ier, dont il dit que :

*neveri gar th' Jndikh' diateina~ th' upo; ton Pwron genomh~, cwra-  
ekuriwusen akinduww~*

« s'étant avancé jusqu'à l'Inde qui était autrefois dirigée par Porus, [il] mit ces régions sous sa domination sans aucun combat »<sup>32</sup>.

Justin, dans son *Abrégé des Histoires Philippiques* de Trogue-Pompée, évoque, à propos du règne de Mithridate Ier, une victoire éclatante des Parthes sur le royaume gréco-bactrien<sup>33</sup> et précise que le souverain, après avoir conquis la Mésopotamie, a étendu l'empire parthe « du mont Caucase au fleuve Euphrate », c'est-à-dire des massifs indiens de l'Hindukush à la

<sup>31</sup> Alram/Gyselen 2003, p. 21-31. Le débat est né du fait que la conquête sassanide est relatée par deux textes arabes dans un ordre différent : l'expédition orientale est placée par Tabari après la prise de Ctésiphon en 226/227, et par le *Nihayat al-Irab fi-ahbar al-Furs wa 'l-Ārab* juste après la victoire sur Artaban et la conquête de la Médie.

<sup>32</sup> *Bibliothèque Historique*, 33, 18.

<sup>33</sup> Justin, XLI, 6, 2 : «[...] ad postremum ab inualidioribus Parthis uelut exsanguis oppressi sunt ».



Mésopotamie<sup>34</sup>. Strabon, quant à lui, évoque la conquête par les Parthes d'une partie de la Bactriane à l'époque d'Eucratide<sup>35</sup> ; il ne donne pas d'autre repère chronologique, mais le synchronisme approximatif proposé par Justin entre l'avènement d'Eucratide en Bactriane et celui de Mithridate Ier<sup>36</sup>, admis de façon quasiment unanime<sup>37</sup>, permet d'attribuer cette victoire à Mithridate Ier.

Ces textes laissent donc entendre d'une part qu'un conflit eut lieu entre Eucratide et Mithridate, soldé par la défaite des Bactriens et une avancée parthe en Bactriane, d'autre part que les Parthes, sous la conduite de Mithridate, ont alors étendu leur empire jusqu'à la frontière de ce qui était alors considéré comme l'Inde. La limite orientale que suggèrent ces textes pour ces conquêtes est particulièrement floue : elle empiète sur la Bactriane, mais on ne sait ni à quel endroit ni sur quelle étendue ; elle se situe au sud à la limite de l'« Inde », dont la frontière occidentale varie, dans ces mêmes documents, entre l'Indus et... l'Arie ! Le détail et l'ordre du texte de Trogue-Pompée, autant que l'on puisse se fier à l'*Abrégé* de Justin par lequel nous le connaissons, peuvent suggérer des précisions de chronologie et concernant les limites des conquêtes de Mithridate Ier au sud de l'Hindukush, mais, comme nous le verrons, la formulation resserrée du texte laisse place à de nombreuses ambiguïtés et à des interprétations variées.

Nous n'avons aucune indication sur la conquête de la Margiane : l'avancée des Parthes en Bactriane rend probable qu'ils s'en soient assuré le contrôle au passage, mais elle ne l'implique pas ; de même, aucun texte ne permet de dater la conquête de territoires indiens : l'histoire parthe dans ces régions dépend uniquement des sources primaires, et il est fort difficile de lui assigner un début.

Les textes évoqués sont rarement relevés et commentés dans les travaux les plus récents : on reste prudemment allusif sur l'étendue et la date des conquêtes orientales des Parthes qui ne sont pas documentées de façon nouvelle<sup>38</sup>. Dans les publications plus anciennes, si la

---

<sup>34</sup> Justin, XLI, 6, 8 : « [...] *imperiumque Parthorum a monte Caucaso multis populis in dicionem redactis usque flumen Euphraten protulit* ». Le mont Caucase, suivant une représentation fautive du système montagneux iranien et central asiatique héritée des Macédoniens, désigne la partie orientale du Taurus, c'est-à-dire les Paropamisades, jusqu'à l'Inde. Voir Strabon, XI, 5, 5 qui attribue aux compagnons d'Alexandre cette extension abusive du Taurus jusqu'à l'Inde.

<sup>35</sup> *Géographie*, XI, 9, 2.

<sup>36</sup> Justin, XLI, 6, 1 : « *Eodem ferme tempore, sicut in Parthis Mithridates, ita in Bactris Eucratides, magni uterque uiri regna ineunt* ». C'est la seconde des deux seules indications chronologiques de l'histoire gréco-bactrienne données par les sources gréco-romaines, la première étant celle de la fin du siège de Bactres donnée par Polybe.

<sup>37</sup> Une attitude fort prudente encore, cependant, chez J. Wolski (Wolski 1993, p. 79).

<sup>38</sup> Curieusement, J. Wolski ne le fait pas non plus, lui qui est pourtant toujours prompt à célébrer les succès parthes : voir Wolski 1993, p. 79-93 sur le règne de Mithridate Ier, très succinctement p. 79-80 sur une « hypothétique » campagne orientale du souverain parthe avant l'expédition en Médie de 148, et note 7 p. 81 où il exprime des réserves sur l'intérêt pour Mithridate de s'avancer jusqu'à l'Indus !

conquête de ces régions par Mithridate Ier est admise, c'est sur la chronologie des faits que l'on ne s'accorde pas : l'origine de la discussion remonte à l'opinion de W.W. Tarn selon laquelle Mithridate Ier ne disposait pas d'une puissance suffisante pour battre le royaume gréco-bactrien avant de s'être emparé de la Médie – ce qui ne relève que d'une estimation subjective sans fondement dans les sources<sup>39</sup>. Du règne de Mithridate Ier, en effet, on ne sait rien de précis avant la conquête de la Médie en 148<sup>40</sup>, pas même la date de son avènement que l'on place hypothétiquement vers 171/170 av. notre ère<sup>41</sup>. Ses conquêtes occidentales, dont les dates sont les seules à être bien fixées, remontent toutes à la fin de son règne, à partir de 150, depuis la prise de la Médie en 148/147 jusqu'à l'occupation de la Babylonie en 141 ; on considère donc généralement comme le plus probable que les expéditions orientales de Mithridate Ier ont eu lieu avant cette période, en tout cas durant les deux premières décennies de son règne<sup>42</sup>.

Admettons donc, dans l'état actuel de la documentation, que l'histoire de la domination parthe sur les régions orientales commence sous le règne de Mithridate Ier, comme celle de l'empire parthe : les documents gréco-romains évoqués ne permettent pas de dater les conquêtes orientales avec davantage de précision, et la discussion qu'ils suscitent porte sur la trentaine d'années que l'on restitue entre l'avènement de Mithridate Ier et la prise de Babylone, c'est-à-dire entre 171-170 et 141 environ. L'histoire de leur domination s'achève lorsque ces régions orientales basculent sous le contrôle d'Ardashir autour de 229.

---

<sup>39</sup> Tarn 1951, p. 222. La dernière mise au point est due à P. Daffinà qui reprend toutes les notations dans les sources gréco-romaines et les controverses qu'elles ont suscitées, voir Daffinà 1967, p. 39-43.

<sup>40</sup> Wolski 1993, p. 79. Cette date de 148 pour la conquête de la Médie a été proposée par G. Le Rider en 1965 à partir du matériel numismatique de Suse (Le Rider 1965, p. 338 et suiv.), et confirmée par une inscription publiée par L. Robert mentionnant pour l'année 148 un gouverneur séleucide des Satrapies établi en Médie (Robert 1967).

<sup>41</sup> Cette date a été proposée par Wroth 1903, p. xx, et admise depuis lors (Debevoise 1968, p. 19). Elle reste cependant tout à fait hypothétique, voir Wolski 1993, p. 78.

<sup>42</sup> Les propositions plus précises dépendent de l'interprétation de l'activité d'Antiochos IV en Mésopotamie et dans les régions orientales de son domaine jusqu'à sa mort, en Perside, en 163. Cf. Devevoise 1968, p. 19-20, qui attribue cette présence d'Antiochos IV à la menace parthe, donc prône une date antérieure pour l'expédition en Bactriane, dans la première décennie du règne de Mithridate, et Wolski 1993, p. 79-80 qui suit préfère suivre K. Schippmann, lequel considère que Mithridate Ier a au contraire exploité une situation de crise politique à la fois en Bactriane et dans l'empire séleucide, là à cause des luttes d'Eucratide pour se faire reconnaître, ici après la mort d'Antiochos IV : il date donc l'expédition orientale de Mithridate entre 160 et 155, laissant « vide », selon le mot de J. Wolski, la première décennie du règne de Mithridate (Schippmann p. 24). Bref, on ne sait pas.

## C. Les sources disponibles sur les régions orientales

Les documents sur lesquels s'appuie une étude des régions orientales de l'empire parthe sont particulièrement dispersés, hétérogènes et fragmentaires ; aucun, en outre, n'apporte une vision globale, ni inscrite dans la longue durée. Il donc n'est pas inutile de les parcourir et de se faire d'emblée une idée générale des éléments du kaléidoscope dont on cherche à reconstituer les images successives à travers les quelque quatre siècles considérés. La grande difficulté de l'enquête, mais aussi ce qui fait sa spécificité, réside dans le fait qu'il n'existe aucune source écrite parthe et, de façon générale, aucun document de provenance parthe qui évoque l'extension et les aléas de la domination parthe dans les régions orientales de l'empire. Les sources internes proviennent donc exclusivement de ce que révèle le terrain : inscriptions, monnaies, trouvailles archéologiques ; quant aux sources externes, il s'agit de textes d'auteurs gréco-romains, les plus loquaces et précis, et de documents officiels de la cour impériale chinoise ; on peut tenir compte aussi de quelques mentions ambiguës des Parthes dans les textes indiens.

### 1. Les sources internes

Pour l'étude des régions de l'empire parthe, on voudrait naturellement pouvoir s'appuyer sur des sources de provenance parthe. Or celles-ci, nous l'avons dit, font cruellement défaut : contrairement aux Gréco-Romains et aux Chinois dont les civilisations les encadrent à l'ouest et à l'est, les Iraniens d'alors n'écrivent pas encore leur histoire. On ne pense plus aujourd'hui qu'il existait des annales ou chroniques royales à l'époque parthe, comme c'était le cas sous les Sassanides. Non que les Parthes n'aient pas connu l'écriture : les premiers émissaires chinois envoyés de la cour des Han chez les Parthes ont relevé avec surprise qu'ils écrivaient sur des supports de cuir et que leur écriture s'ordonnait en lignes horizontales<sup>43</sup>. Mais ils s'en

---

<sup>43</sup> *Shiji* 123, §3161, voir W. Posch, dans Wiesehöfer 1998, p. 358-359 pour une traduction en allemand, Fr. Thierry pour la traduction la plus récente, en français, et B. Watson pour la traduction en anglais qui fait référence. L'information vient du premier ambassadeur, Zhang Qian, envoyé dans les pays d'occident en 138 et de retour en Chine en 126 – il ne s'est alors pas rendu lui-même en pays parthe ; lors de son second voyage, en 121, des contacts directs sont noués et des émissaires sont envoyés jusque chez les Parthes (*Shiji* 123, § 3169).

tenaient aux usages administratifs de leurs prédécesseurs achéménides et grecs qu'ils avaient adoptés et pour lesquels ils usaient, selon le cas et le lieu, tantôt de la langue grecque, tantôt de leur propre langue transcrite dans un système d'écriture spécifique issu de l'araméen. La culture iranienne restait cependant à cette époque essentiellement orale, comme d'ailleurs la culture indienne contemporaine. Les Grecs de l'empire parthe, eux, qui héritaient d'une solide tradition écrite, avaient matière à écrire des *Parthica*, dont les textes pouvaient se diffuser parmi les communautés hellénophones<sup>44</sup>. De fait, Strabon en a lus ; il nomme dans sa *Géographie* le principal d'entre ces auteurs, Apollodore d'Artemita, et c'est ainsi le seul nom qui se soit conservé :

« Nous avons reçu des auteurs d'Histoires Parthes, Apollodore d'Artemita et autres, des informations plus précises que généralement jusque là sur l'Hyrcanie et la Bactriane »<sup>45</sup>.

En dehors des informations dont Strabon précise qu'il les doit à Apollodore, nous ne connaissons rien du détail de l'œuvre de ce dernier. Du reste, aucun texte de nature historique ou géographique provenant de ces communautés grecques de l'empire parthe ne nous est parvenu. Nous ne disposons donc d'aucune source narrative parthe, ni en langue iranienne, ni en langue grecque. En guise de sources internes, toutes les informations sur les régions orientales de l'empire parthe proviennent du matériel de terrain.

Or la sélection et le traitement des documents sont loin d'être évidents : la situation documentaire textuelle étant ce qu'elle est, le premier écueil auquel on se heurte, et il est de taille, consiste en effet à les identifier comme parthes et à les dater. En outre, la situation géopolitique pour le moins compliquée de ces territoires aux époques modernes et contemporaines a fortement conditionné l'accès au terrain ; les résultats de fouilles sont très inégaux d'une région à l'autre, la plupart du temps déjà anciens ; ils ont été obtenus le plus souvent selon des méthodes aujourd'hui vieillies, et selon des protocoles divers d'un site à l'autre en fonction des équipes de fouilles. Une autre difficulté, propre à ces territoires, consiste donc à faire le lien entre les différents types de documents et entre les trouvailles réalisées dans les diverses régions. Enfin, une partie essentielle du matériel récolté n'est pas liée à un contexte stratigraphique précis, qu'il consiste en trouvailles fortuites, provienne de fouilles clandestines, qu'il ait été extrait du contexte archéologique lors de son traitement, ou

---

<sup>44</sup> On ne sait rien des rapports qu'entretenaient les élites grecques de l'empire parthe avec les maîtres de l'empire ; il y a des chances que l'on puisse extrapoler leur attitude de celle des Grecs de l'empire gréco-romain à la même époque : voir à ce propos Veyne 2005, « L'identité grecque contre et avec Rome : « collaboration » et vocation supérieure », p. 163-257.

<sup>45</sup> II, 5, 12, trad. G. Aujac.

encore, pour le monnayage, qu'il ait été découvert sous forme de trésors. On est donc conduit à envisager les documents par grands types de sources : inscriptions, monnaies, données des fouilles et prospections archéologiques, qui réclament chacun un traitement particulier.

## 1.1. Les sources épigraphiques

En l'absence de source narrative, les documents épigraphiques forment l'ensemble de la documentation écrite parthe ; or, nous l'avons déjà dit, aucun d'entre eux n'évoque ne serait-ce que sous forme d'allusion ou de façon indirecte l'extension de l'empire, ni les régions orientales en particulier. Dans les régions orientales où la présence parthe est si peu documentée, identifier sur critères internes les textes que l'on peut rapporter à la domination parthe est loin d'être évident.

La langue des inscriptions n'est pas un critère discriminant : l'empire parthe était fondamentalement multilingue<sup>46</sup>. La langue parthe elle-même est bien identifiée à présent, depuis la découverte et l'étude précise de la collection des *ostraka* de Nisa, ainsi que des documents manichéens en parthe du Turkestan chinois<sup>47</sup> ; mais c'est loin d'être la seule langue attestée dans l'empire. Le grec continue d'être massivement utilisé jusqu'au cours du Ier siècle de notre ère pour certains usages officiels : documents administratifs, économiques, contrats, légendes monétaires... C'est, semble-t-il, la langue exclusive pratiquée dans les anciennes villes coloniales grecques, ainsi que dans certains milieux et pour certains usages spécifiques, comme celui du grand commerce par exemple. On parle et on écrit encore l'araméen dans plusieurs villes de Mésopotamie, en Characène, en Elymaïde, au Khuzistan ; à Uruk et Babylone, des documents babyloniens rédigés en écriture cunéiforme attestent que la vieille langue babylonienne n'a pas disparu au début de la domination arsacide ; enfin en Perside, à l'époque parthe, l'araméen semble laisser place, non pas au parthe, mais directement au pehlevi. L'usage de la langue parthe n'est pas même un critère de datation suffisant : divers documents attestent que le parthe a continué d'être pratiqué dans la vie quotidienne jusqu'aux Ve-VIe siècles au moins, en particulier dans les régions nord-orientales de l'Iran<sup>48</sup> ; les inscriptions monumentales des premiers souverains arsacides comportent une

---

<sup>46</sup> Wiesehöfer 1994, 163-173. C'est un caractère essentiel de l'empire parthe sur lequel on insiste rarement.

<sup>47</sup> Sur la langue parthe, et la date récente de son identification comme langue indépendamment de l'araméen à partir duquel son écriture a été créée, voir Sundermann 1989, p. 114-137.

<sup>48</sup> On a ainsi des inscriptions sur récipients et fragments de céramique du IVe siècle de notre ère de Göbekli-depe, au bord de l'oasis de Merv (Livshits/Nikitin 1989 ; Livshits/Nikitin 1991 ; 1994, p. 313ff) ; une inscription

version parthe à côté du texte en pehlevi<sup>49</sup> ; enfin, l'existence des documents manichéens en parthe de Turfan prouve de façon indiscutable que le parthe était en usage dans certains contextes en dehors des territoires sous contrôle parthe direct et à des périodes postérieures à la chute des Arsacides<sup>50</sup>.

Il n'est donc pas aisé d'attribuer un document à la période de domination parthe lorsqu'il ne comporte pas d'indication de date ni d'allusion spécifique au pouvoir en place ; il faut ainsi pour chacun d'entre eux définir une échelle de contexte pertinente, et des comparants légitimes permettant de proposer une date et éventuellement une identification.

Provenant des régions que nous avons sélectionnées au départ, le compte des inscriptions connues est rapidement fait ; elles forment trois ensembles fort succincts et épars sur le territoire considéré : des textes ont été découverts respectivement sur le site de Merv en Margiane, en Arachosie, et dans le nord-ouest de l'Inde.

#### Des inscriptions parthes sur tessons en Margiane

En Margiane, il s'agit d'une petite dizaine de courtes inscriptions en langue parthe, peintes sur des tessons de céramique retrouvés durant les fouilles de l'ancien site de Merv, et publiées par V.A. Livshits en 1984<sup>51</sup>. Elles indiquent toutes le propriétaire du récipient selon un formulaire à peu près uniforme du type « ce récipient est à moi, untel ». V.A. Livshits les a datées entre le I<sup>er</sup> siècle avant notre ère et le milieu du III<sup>e</sup> siècle de notre ère sur critères paléographiques en les comparant principalement avec le matériel épigraphique de Nisa, qui comporte souvent des dates. Si elles viennent enrichir les données onomastiques parthes, leur exploitation historique donne des résultats naturellement très limités.

---

sur récipient des III-IV<sup>e</sup> siècles d'Ak depe, près d'Artyk, à la frontière turkméno-iranienne (Livshits 1993 ; Livshits/Nikitin 1994, p. 317). Des inscriptions rupestres dans les routes des gorges de Kāl-i Jangāl dans le Khorassan, au sud de Birjand, sont difficiles à déchiffrer et à dater : certaines datent de l'époque parthe, mais nombre d'entre elles sont plus tardives (Livshits/ Nikitin 1991, p. 117-119) ; un grand ensemble d'autres inscriptions parthes du même genre, au contenu ludique, ont été découvertes tout récemment dans la même région, dans les gorges de Lākh-Mazār (Livshits 2002). A Dura Europos, des *ostraka* à caractère administratif et un fragment de lettre sur parchemin datant de la période sassanide montrent que la chancellerie locale était alors bilingue (Grenet 1988) ; enfin deux des inscriptions du Haut-Indus publiées par N. Sims-Williams en 1992 notent des noms sassanides en parthe (Sims Williams 1992, p. 27, et Humbach 1980).

<sup>49</sup> Voir principalement celles de Shapur Ier à la Ka'aba de Zoroastre (Huyse 1999) et celle de Narseh Ier à Paikuli. (Humbach / Skærvø 1978-1983)

<sup>50</sup> On trouvera un répertoire bibliographique complet des documents manichéens de Turfan dans Tremblay 2001, p. 189-275.

<sup>51</sup> Livshits 1984.

## L'inscription de Sophytos en Arachosie

En Arachosie en revanche, la découverte toute récente d'une inscription grecque provenant de Kandahar ou de ses environs immédiats est venue apporter un éclairage exceptionnel et inattendu sur la population hellénisée d'Arachosie à l'époque parthe. Il est le bienvenu, d'autant que le matériel de la fouille de l'ancienne Kandahar n'avait fourni aucun matériel que l'on pût attribuer à l'époque post-maurya, hormis un graffito fragmentaire et illisible en écriture kharoshthi à la datation incertaine<sup>52</sup>. La nouvelle inscription est une épigramme funéraire grecque gravée sur une stèle en pierre locale, longue de vingt vers composés en distiques élégiaques, au nom d'un marchand nommé Sôphytos, fils de Naratos. Ce document, remarquablement conservé, tout à fait exceptionnel à la fois par sa longueur, la qualité de sa facture et les informations nouvelles qu'il offre, a été présenté pour la première fois à la communauté scientifique par G. Rougemont lors d'un colloque international organisé par Chr. Landes et O. Bopéarachchi à Lattes au printemps 2003 ; il a été publié dans les Actes correspondants. L'étude en a ensuite été reprise conjointement par P. Bernard, G.-J. Pinault et G. Rougemont en 2004 dans les Comptes-Rendus de l'Académie, assortie d'un riche commentaire linguistique et historique<sup>53</sup>. Les caractéristiques paléographiques et linguistiques établies sur la base de parallèles avec le monde gréco-romain et d'une proximité avec un document d'Aï Khanoum dont l'écriture est voisine, l'inscrivent dans une fourchette chronologique large de trois siècles environ, du II<sup>e</sup> siècle av. notre ère au I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Sôphytos s'y vante d'avoir reconstruit, grâce à la richesse accumulée par ses activités commerciales, le tombeau et la maison de sa famille autrefois détruits, et il espère que ses descendants sauront faire bon usage de la fortune qu'il leur transmettra. La grande qualité formelle et stylistique de cette épigramme grecque, l'aisance avec laquelle son auteur puise images et tournures de style dans un vivier poétique d'inspiration homérique familier aux lecteurs de l'*Anthologie grecque*, sa destination funéraire enfin qui traduit une hellénisation tout à fait particulière de la culture de son auteur, ont incité P. Bernard à l'associer à l'influence culturelle du royaume grec de Bactriane qui s'est exercée de façon directe sur la région après sa conquête par Démétrios I<sup>er</sup>, au début du II<sup>e</sup> siècle av. notre ère. Il a donc proposé de faire naître et grandir le commanditaire de la stèle à l'orée du II<sup>e</sup> siècle av. notre ère dans une Arachosie sous contrôle bactrien, datant ainsi la rédaction de l'inscription autour de 135-130 avant notre ère. A cette date, et compte tenu des réserves déjà exprimées plus

---

<sup>52</sup> McNicoll/Ball 1996 : il est illustré fig. 149.8 et commenté par W. Ball, p. 396.

<sup>53</sup> Rougemont 2005, et Bernard/Pinault/Rougemont 2004.

haut, l'Arachosie, si elle avait bien été conquise par Mithridate Ier, était sous contrôle parthe depuis au moins une vingtaine d'années : si l'on admet la datation proposée par P. Bernard, c'est donc dans une Arachosie parthe que s'est dressée la stèle de Sôphytos, et c'est à des Grecs de l'empire parthe qu'elle s'adressait. L'inscription trouve donc dans ce cas toute sa place dans la constitution du corpus qui nous intéresse.

Pour autant, cette datation haute doit être revue : elle est en effet fondée sur une évaluation purement typologique du document et de son caractère hellénisé, ainsi que sur un parti pris de mise en contexte régional qui, faute de documentation, ne peut être tenu pour légitime de façon rigoureuse et fiable. L'hellénisme des populations grecques et hellénisées de l'empire parthe est encore très mal connu, mais tout ce que nous en connaissons montre que ces communautés participaient à la culture hellénique méditerranéenne, a fortiori par le truchement des milieux marchands dont les réseaux au long cours n'ont cessé de se renforcer lors des premiers siècles de la domination parthe. Les aléas politiques qu'ont connus les régions du sud de l'Hindukush et le nord-ouest de l'Inde durant les deux siècles qui encadrent le tournant de l'ère où luttaient d'influence des souverains d'origine grecque, saka et parthe, dont les monnayages, nous le verrons, nous donnent une idée, n'ont manifestement pas nuit à la vitalité de ces réseaux. Or la culture hellénisée que ces derniers contribuaient à répandre sur une vaste échelle était loin d'être figée et uniforme. Elle avait ses modes, et lorsque la documentation le permet, on peut en suivre les évolutions. Ce sont donc parmi les documents provenant de ces milieux marchands hellénisés de l'empire gréco-romain, mieux datés, qu'il faut chercher des éléments de comparaison pour les traits caractéristiques de l'épigramme de Sôphytos. Reste que cela n'épuisera pas l'étude de ses particularités dont seule une connaissance plus fine des éléments de contexte locaux pourrait contribuer à rendre compte. Car outre l'éclairage historique précieux qu'elle apporte sur une région par ailleurs non documentée, cette inscription occupe dans ce corpus si restreint une place particulière, puisque c'est le seul document qui nous offre des informations sur un individu particulier et la culture dont il était porteur. Elle pose aussi de façon très claire le passionnant problème de l'échelle contextuelle pertinente pour l'interpréter : en l'absence de données locales contemporaines, c'est peut-être plutôt dans le cadre du vaste espace des échanges entre la Méditerranée et l'Inde qu'elle prend sens ; elle donnerait une idée de la forme locale que pouvaient prendre les influences d'une culture commune à un milieu socio-professionnel que nous dirions aujourd'hui « international ».



## Deux inscriptions bouddhiques en kharoshthi dans le Haut-Indus

Avec le troisième ensemble épigraphique, provenant des régions du Haut-Indus, on se trouve en marge de la domination parthe : il n'est pas question ici des Arsacides, mais de souverains contemporains portant des noms parthes. Le corpus se compose de deux inscriptions bouddhiques en kharoshthi, gravées sur des récipients offerts en dons ou employés comme reliquaires ; elles comportent des dates et leur formulaire de datation fait référence au règne de deux rois au nom parthe. La première est la célèbre inscription dite de Takht-i Bahi, datée de 103 sans doute de l'ère d'Azès<sup>54</sup> soit 46 de notre ère, et de la 26<sup>e</sup> année du règne de Gondopharès<sup>55</sup> ; la seconde est datée de 98 d'Azès soit 40 de notre ère, « durant le règne d'Abdagasès, neveu (fils du frère) de Gondopharès »<sup>56</sup>. Ces inscriptions sont particulièrement précieuses pour nous, car outre le fait qu'elles nous informent de l'existence de souverains qui ne sont pas documentés par ailleurs, ce sont les seuls documents de la région à fournir des éléments de datation absolue : l'inscription de Takht-i Bahi est ainsi à la base de la proposition de datation absolue du règne de Gondopharès admise jusqu'à preuve divergente, et la seconde indique que les règnes d'Abdagasès et de Gondopharès étaient au moins partiellement contemporains.

D'une façon générale, mis à part les graffitis du Haut-Indus<sup>57</sup>, l'épigraphie en contexte indien à partir du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère et durant les premiers siècles de notre ère est entièrement en langue indienne et apparaît exclusivement en contexte bouddhique<sup>58</sup>. Les noms des différents souverains et potentats locaux sont indiqués dans les formulaires de datation, ou, plus rarement, figurent parmi ceux des donateurs. Ces inscriptions attestent l'existence d'une quantité de souverains, roitelets, chefs de clans aux titres divers et aux noms iraniens et indiens, qui se partagent le pouvoir ou se succèdent dans les différentes parties du nord-ouest de l'Inde. Elles apportent donc des informations sur l'organisation géopolitique de la région qui sont précieuses mais demeurent sibyllines : elles mentionnent les noms des souverains, leurs titres, parfois leurs patronymes et les noms de rois ou de chefs apparentés ou associés et

---

<sup>54</sup> Identifiée aujourd'hui de façon quasiment unanime par les indianistes avec l'ère de Vikrama, qui débute en 58/57 av. notre ère. Sur cette découverte, faite simultanément par M. Bivar et G. Fussman, cf. Bivar 1981 et Fussman 1980.

<sup>55</sup> Sircar 1965, p. 245.

<sup>56</sup> Sadakata 1996, p. 308-310.

<sup>57</sup> Sims-Williams 1989/1992 pour l'édition des textes, et Sims-Williams 1997/1998 pour leur datation.

<sup>58</sup> Nombres d'entre elles ont été publiées et commentées par G. Fussman, en particulier dans une série d'articles parue dans le BEFEO : voir Fussman 1980, Fussman 1984, Fussman 1985a, Fussman 1985b ; voir aussi les travaux de R. Salomon et H. Falk.

fournissent une indication de date par rapport à une ère et un règne de référence.

Ces données sont doublées et complétées par celles qu'offre l'abondant monnayage qui circulait dans la région, dont on a retrouvé d'immenses quantités<sup>59</sup>. Les monnaies des souverains au nom iranien, qui succèdent aux différents monnayages bilingues des souverains gréco-bactriens dans les régions du sud de l'Hindukush à partir du Ier siècle avant notre ère, sont réparties en deux grands groupes définis par des particularités typologiques et clairement différenciés : ce sont les monnaies dites « indo-scythes », et les monnaies dites « indo-parthes », qui ont les unes et les autres la particularité d'avoir une face de type indien avec une légende en kharoshthi. Les monnaies de type « indo-parthe », qui imitent de nombreux traits du monnayage arsacide contemporain, n'apparaissent qu'autour de 20 de notre ère, avec les premières émissions du souverain nommé Gondopharès. La différenciation nette entre ces deux types de monnayages a permis d'élaborer un scénario historique selon lequel un « royaume indo-parthe » aurait succédé au Ier siècle de notre ère à un « royaume indo-scythe », qui lui-même avait remplacé les différentes principautés indo-grecques. Mais avec l'accroissement des documents épigraphiques et numismatiques, un tel modèle s'est avéré particulièrement réducteur : il ne tient pas compte de l'extrême morcellement politique que révèle l'étude des monnaies et occulte la complexité des liens entre les différents groupes « scythes », « grecs », « indiens » et « parthes » que suggèrent l'onomastique et l'étude des filiations.

Qui est familier du corpus d'inscriptions indiennes n'aura pas manqué de relever que nous n'avons retenu ici que les deux seules inscriptions mentionnant des souverains dont nous connaissons des monnaies de type indo-parthe : pour ceux là, le rapport avec les Parthes, quoique peu clair, est établi sur des critères stricts et entendus. Car l'identification des souverains que l'on peut considérer comme parthes parmi l'ensemble des souverains attestés qui portent des noms iraniens, lorsque nous ne connaissons que ces seuls noms, constitue la grande difficulté du traitement des données de l'épigraphie indienne. Il est impossible de se fier uniquement à l'onomastique pour définir une appartenance ethnique ou le rattachement à un groupe politique. On sait ainsi aujourd'hui que Mauès, premier souverain au nom iranien connu à avoir émis des monnaies à son nom au sud de l'Hindukush, dans la région de Taxila, et évoqué dans plusieurs inscriptions indiennes, avait un fils nommé Artémidore, qui a régné en se vantant sur ses légendes monétaires d'être le fils de son père. Vononès, qui arbore un nom parthe s'il en est puisqu'il est porté par plusieurs souverains arsacides, frappe des

---

<sup>59</sup> Voir *infra*.

monnaies de type « indo-scythe » : il est donc considéré comme « scythe », ainsi que les souverains qui lui sont associés. Dernier exemple, le plus parlant sans doute : dans le Buner, au nord-est de Peshawar, a été retrouvée tout récemment une nouvelle inscription en kharoshthi gravée sur un plat en bronze datée de l'année 9 d'Azès (49 av. notre ère), durant le règne d'un « *mahāksatrāpa* Vasa-Abdagases, fils de Mahāpāla-Suspala »<sup>60</sup> ; nous n'avons pas de monnayage associé à ce souverain, et la date indiquée précède de 70 ans l'apparition des monnaies de Gondopharès ; Abdagasès, pourtant, est bien un nom parthe, porté à la fois par des souverains arsacides et des souverains indo-parthes. H. Falk suggère dans sa publication que les Indo-parthes n'étaient pas des nouveaux venus dans la région, mais avaient des liens avec des groupes identifiés comme scythes du siècle précédent, en particulier la famille de Vononès à laquelle on peut rattacher cet Abdagasès. L'authenticité de cette inscription est loin d'être assurée, aussi est-il hasardeux encore de l'exploiter pour proposer une restitution historique à plus large portée. Mais l'étude que lui a consacrée H. Falk montre en tout cas que le matériel épigraphique et numismatique dont nous disposons aujourd'hui conduit à reconsidérer les liens entre les différentes familles dont les chefs portent des noms scythes, parthes et indiens, et surtout à reconsidérer de plus près la question de leur implantation locale. En outre, le rapport qu'entretiennent ces souverains des confins avec les Arsacides reste à éclaircir, en particulier à partir du I<sup>er</sup> siècle de notre ère où ils prennent de façon systématique des noms parthes et où leurs monnaies copient celles de leurs puissants voisins. On ne peut s'y livrer qu'en combinant les données épigraphiques et les données numismatiques, à condition de s'entendre sur les critères d'identification d'un souverain dit « indo-parthe » ou considéré comme apparenté aux Parthes.

## 1.2. Les monnayages

Les monnayages constituent une source particulièrement riche dans la mesure où ils documentent le pouvoir en place et la culture officielle dont celui-ci se prévaut. De ce point de vue, c'est la source d'information la plus abondante et la plus expressive dont nous disposions pour reconstituer l'histoire politique des régions orientales, parfois même la seule à fournir des données exploitables historiquement pour telle zone ou telle période. Certes, là encore, nous sommes contraints de raisonner la plupart du temps à partir d'un très petit nombre de

---

<sup>60</sup> Falk 2006.

documents, mais il sont mieux répartis sur l'ensemble du territoire. Pour ce qui concerne les régions situées à l'est de l'Arachosie et au nord-ouest de l'Inde, le nombre de monnayages connus a considérablement augmenté durant les dernières décennies, entraînant un renouvellement des savoirs en conséquence.

Le monnayage parthe dans son ensemble est encore très mal connu et très peu étudié<sup>61</sup> ; les sources écrites n'étant pas assez loquaces pour offrir un cadre chronologique suivi auquel référer les monnayages, force est donc de les étudier selon des critères internes, ce qui laisse demeurer de nombreuses incertitudes sur l'enchaînement des souverains, et ne permet pas par exemple de rendre compte de façon univoque des luttes de pouvoir, des successions anarchiques, et des co-règnes. Dans les régions orientales, les monnaies se répartissent en deux groupes fort distincts : les monnaies arsacides d'une part, et les monnayages locaux d'autre part, lesquels apparaissent à partir du milieu du I<sup>er</sup> siècle, et sont eux-mêmes bien différenciés d'une région à l'autre. La teneur des trouvailles, du reste, ainsi que l'état de la science sur ces corpus présentent un fort caractère régional.

Les monnaies découvertes lors des fouilles de Merv et des prospections dans l'oasis par les équipes archéologiques du Sud-Turkménistan dirigées par M. Masson dans les années 50 (JuTAKE) ont été regroupées et republiées par S. D. Loginov et A. Nikitin en 1996<sup>62</sup>. Les monnaies arsacides, drachmes d'argent et monnaies de bronze, y sont en très petit nombre : on en compte une cinquantaine environ ; les plus anciennes sont des émissions de Phraate II (138-127 avant notre ère), et elles s'échelonnent jusqu'au début du II<sup>e</sup> siècle de notre ère. On trouve en revanche par centaines des « drachmes de bronze » locales que l'on date généralement des deux premiers siècles de notre ère ; leurs types sont très proches de types arsacides connus, mais les noms mentionnés dans les légendes grecques et parthes que comportent certaines d'entre elles diffèrent de ceux des Arsacides<sup>63</sup>. Sur le site même de l'ancienne Merv, les fouilles et prospections menées par l'International Merv Project (IMP) entre 1992 et 2000 ont permis d'enrichir d'environ 1500 pièces la collection de quelque 1800 pièces qu'avait constituée la JuTAKE<sup>64</sup>. Concernant l'époque parthe, ces nouvelles trouvailles

---

<sup>61</sup> Voir le dernier état des lieux dans Alam 1998. Le seul catalogue général est celui de D. Sellwood, qu'il considérait lui-même comme introductif (Sellwood 1980). Il est complété par la synthèse parue dans la *Cambridge History of Iran* (Sellwood 1983). On peut utiliser la synthèse de la documentation numismatique découverte à Suse et le monnayage apparenté réalisée par G. Le Rider en 1965 (Le Rider 1965), ainsi que l'étude détaillée d'un important trésor de tétradrachmes d'Orde II et de Phraate IV faite par Fr. de Callatay (Callatay 1994). R. Vardanyan a par ailleurs repris récemment l'ensemble du monnayage connu pour tenter de dégager les grandes lignes idéologiques qui sous-tendent la politique monétaire parthe (Vardanyan 2001).

<sup>62</sup> Loginov / Nikitin 1996.

<sup>63</sup> V.M. Masson les a attribuées à la dynastie d'un souverain nommé Sanabar dont le nom figure sur nombre d'entre elles (Masson 1957). Nous devons l'étude la plus complète et la plus récente à V.N. Pilipko (Pilipko 1980).

<sup>64</sup> Smirnova 2007.

n'ont fait que confirmer ce que le corpus précédent nous avait appris. Elles comportent en revanche des exemplaires d'émission de tous les souverains gréco-bactriens connus jusqu'à Eucratide : est ainsi étayée de façon décisive l'hypothèse selon laquelle la Margiane faisait partie du royaume gréco-bactrien entre 250 et 150 avant notre ère environ, jusqu'à sa conquête par Mithridate Ier.

Pour l'Arie, D.W. MacDowall et M. Ibrahim ont publié en 1979 les 85 monnaies préislamiques conservées au musée de Hérat qu'ils avaient eu l'occasion d'étudier lors d'un séjour sur place en 1972 ; ils considèrent que, dans la mesure où ces monnaies proviennent de trouvailles fortuites faites dans la région, elles donnent une idée relativement fiable de la circulation monétaire locale. Curieusement, on n'y trouve ni monnaies arsacides, ni monnaies indo-parthes, ni émissions des souverains de Merv : c'est à la circulation monétaire de la Bactriane que semble se rattacher celle de l'Arie tout au long de la période.

C'est à D.W. MacDowall que revient d'avoir porté une attention particulière à la répartition des monnaies et à leurs aires de circulation telles que les révèlent leurs lieux de trouvaille dans les régions du sud de l'Afghanistan<sup>65</sup>. Les premières monnaies connues ont été réunies par deux collectionneurs du XIXe siècle, le Colonel Stacey qui commandait un régiment à Kandahar (1839-1841) et le Capitaine Hutton employé au « Commissariat Department » à Kandahar et au Séistan pendant la même période. A la mort du premier, sa collection a été enregistrée puis achetée par la Asiatic Society of Bengal ; celle du second a été achetée par A. Cunningham. Celui-ci, dans un ouvrage publié en 1884, avait déjà songé à tirer profit des informations que les deux collectionneurs avaient fournies sur la provenance de leurs monnaies<sup>66</sup>. Ce sont à eux en effet que l'on doit d'avoir une idée de la circulation monétaire en Drangiane, ainsi qu'à E. J. Rapson, qui a publié en 1904 les monnaies rassemblées par Mr. G. P. Tate dans les mêmes régions<sup>67</sup>. Un petit trésor de drachmes d'argent, trouvé dans un champ près de Zaranj, est venu depuis compléter le corpus monétaire connu pour la Drangiane<sup>68</sup> : à côté de huit drachmes indo-parthes, on y trouve une drachme de Mithridate II, d'un type connu mais comportant un monogramme encore non attesté. D.W. MacDowall et M. Ibrahim ont publié aussi les 163 monnaies préislamiques du musée de Kandahar provenant du site de Kandahar et des environs<sup>69</sup> ; on trouve parmi elles six monnaies parthes en bronze,

---

<sup>65</sup> Voir MacDowall 2003, par exemple. Il insiste en particulier sur la présence des monnaies de bronze, lesquelles étaient destinées à un usage local.

<sup>66</sup> Cunningham 1984.

<sup>67</sup> Rapson 1904.

<sup>68</sup> Bopearachchi/Grenet 1999, p. 79-80, et fig. 4 p. 82.

<sup>69</sup> MacDowall / Ibrahim 1978. Pour les monnaies trouvées lors des fouilles de Kandahar, voir aussi Mac Dowall 1978.

six monnaies indo-scythes dont trois en bronze et trois en argent, et douze pièces d'argent indo-parthes<sup>70</sup>. Provenant des fouilles du site de Kandahar lui-même, les monnaies parthes sont toutes des émissions indo-parthes tardives en bronze, du IIe siècle de notre ère<sup>71</sup>. Dans les années 90, deux trouvailles exceptionnelles ont été faites à quelques années d'intervalle : deux monnaies d'or au nom d'Abdagasès, publiées l'une et l'autre par O. Bopearachchi et Fr. Grenet<sup>72</sup>. La première a été trouvée dans les ruines d'un ancien bâtiment par un habitant de Chilas, près de Gilgit, dans un vase en terre cuite, avec divers objets précieux ; elle a été considérée comme une émission arachosienne d'Abdagasès II, datée du dernier quart du Ier siècle de notre ère. La découverte près de Kandahar de la seconde monnaie en or de ce même souverain, quoique de type différent, est venue confirmer les interprétations proposées lors de la publication de la première, en particulier grâce à la légende qui spécifie le lien de parenté entre Agdagasès II et le souverain Sanabares Ier dont on a retrouvé des monnaies jusqu'en Margiane.

Dans les dernières décennies, la découverte d'un grand nombre de trésors aux dimensions parfois considérables a fortement accru le matériel numismatique connu provenant du nord-ouest de l'Inde<sup>73</sup>, enrichissant du même coup de façon spectaculaire le corpus des monnaies indo-parthes. Le plus impressionnant de ces trésors est naturellement le second dépôt de Mir Zakah, découvert en 1992 à 53 km au nord-est de Gardez, sur la route qui relie Ghazni à la vallée de l'Indus par le nord, semble-t-il dans des bassins sacrés. Le premier, déjà considérable, avait été découvert en 1947 et était constitué de 5837 pièces indiennes poinçonnées en argent, 2757 monnaies bactriennes et indo-grecques, 4390 monnaies indo-scythes, 29 indo-parthes et 37 kushanes<sup>74</sup>. Quant au second, c'est l'un des plus fabuleux trésors de monnaies anciennes connus<sup>75</sup>. Il se compose de trois tonnes de monnaies d'or, d'argent et de bronze, ainsi que d'objets précieux. Plus de 400 monnaies de ce trésor sont entrées dans la collection d'Aman ur Rahman et ont été publiées par O. Bopearachchi<sup>76</sup> ; de nombreux types et monogrammes nouveaux ont ainsi été révélés. Cependant, s'ils peuvent donner de bonnes indications sur la provenance des monnaies, la sélection dont celles-ci ont

---

<sup>70</sup> D.W. Mac Dowall émet davantage de doutes sur le caractère local des lieux de trouvaille de certaines monnaies des musées locaux de Kandahar, en particulier la série kushane en bronze représentée par 108 pièces, qui ne semble pas avoir circulé à Kandahar même, mais qui était commune à Bégram, Kabul et Ghazni (Mac Dowall 2005a).

<sup>71</sup> Mac Dowall 2005a, p. 242.

<sup>72</sup> Bopearachchi/Grenet 1996 et Bopearachchi/Grenet 1999.

<sup>73</sup> Nous devons à O. Bopearachchi la publication de la plupart d'entre eux, (voir notamment Bopearachchi 1999b, Bopearachchi 1999c, Bopearachchi 2000).

<sup>74</sup> Curiel/Schlumberger 1953, p. 65-89.

<sup>75</sup> Bopearachchi 1999a.

<sup>76</sup> Bopearachchi/Rahman 1995, p. 227-228.

été l'objet lors de la thésaurisation ne permet pas de fournir des données statistiques sur leurs aires de circulation. En outre, même si l'on peut tirer parti de la connaissance du lieu d'enfouissement des trésors, on ne peut admettre sans précaution que ceux-ci renseignent de façon exacte sur la circulation locale des monnaies, surtout lorsqu'il s'agit de pièces en métal précieux. Quant au matériel provenant de fouilles archéologiques, il est comparativement en nombre dérisoire. Peu de sites, du reste, ont été l'objet de fouilles suivies, et toutes sont anciennes : à Begram, par exemple, dont les données numismatiques ont été reprises récemment par O. Bopearachchi, une seule pièce indo-parthe a été retrouvée, une monnaie en bronze de Gondopharès<sup>77</sup>.

Les monnaies indo-parthes ont été réparties sur la base de leur type monétaire en quatre ensembles auxquels ont été attribués un territoire d'origine et une aire de circulation correspondante<sup>78</sup>. Ces attributions, admises dans la littérature scientifique, n'ont pas été confirmées par des trouvailles réalisées *in situ*, sauf à Kandahar, où le type que l'on attribue à l'Arachosie, dont le revers figure le roi couronné par une Nikè, prédomine effectivement parmi les trouvailles. Ces incertitudes, celles, nombreuses, qui règnent sur la chronologie des souverains, ainsi que l'épineuse question des rapports entre les rois indo-scythes et indo-parthes et de leurs liens avec leurs voisins arsacides, font que les travaux et catalogues raisonnés consacrés aux monnayages indo-parthes restent en nombre restreint<sup>79</sup>.

A ces collections régionales doivent être ajoutés trois autres ensembles de monnaies parthes ou apparentées provenant des confins partho-bactriens. Le premier, relativement succinct, se compose des monnaies parthes retrouvées à l'est du territoire considéré, au-delà de l'Amou-Darya, sur la route menant vers la Chine. La plupart d'entre elles ont été trouvées en Bactriane du nord, sur le cours méridional de l'Amou-Darya, et de l'ouest, dans l'oasis de Bactres. Les plus anciennes sont des émissions d'argent de Mithridate II (124-88 av. notre ère), et les plus récentes des bronzes de Gotarzès II (43-50 de notre ère). On a retrouvé en outre une monnaie d'Orode II en Chine<sup>80</sup>. Les plus nombreuses viennent de Bactriane de l'ouest : elles ont été trouvées à Dil'berdjïn, à Tillja tepe, à Mazar-i Sharif ; une dizaine de monnaies parthes, pour la plupart en bronze, ont été découvertes à Kampyr tepe, et on en a

---

<sup>77</sup> Voir Bopearachchi 2001 [2003], avec la bibliographie antérieure. Pour les monnaies découvertes à Taxila, nous n'avons toujours que la collecte réalisée par J. Marshall (Marshall 1951).

<sup>78</sup> MacDowall 1965, Cribb 1985, et pour une synthèse récente, voir Bopearachchi 1998b.

<sup>79</sup> Mitchiner 1975/6 ; Senior 2001, où les monnaies indo-parthes sont en général traitées comme un sous-ensemble des monnaies indo-scythes. Voir Bopearachchi 1993 pour la collection de la Smithsonian Institution, et Fröhlich 2008 pour celle de la Bibliothèque Nationale.

<sup>80</sup> Rtveladze 2002, p. 41-42.

aussi retrouvé des exemplaires isolés à Termez et Mirzabek-kala<sup>81</sup>. Le second groupe de monnaies consiste en plusieurs séries d'émissions aux liens plus ou moins étroits avec les émissions parthes (imitations, monnaies contremarquées, ou simplement monnaies aux types présentant des traits de parenté stylistiques). Ces monnayages apparaissent à partir du milieu du Ier siècle avant notre ère environ, et on leur attribue de façon approximative des aires de circulation aux confins partho-bactriens en fonction des rares pièces trouvées dans des contextes archéologiques. On connaît en général le nom d'un ou deux souverains par groupe, les principaux étant Sapadbizès et Tanlismaidatès ; nous avons ainsi vingt monnaies du premier, dont dix-neuf en argent et une en bronze, et un peu plus d'une dizaine de pièces d'argent du second<sup>82</sup>. Aucune source écrite ne mentionne leur existence avec précision, si bien que la question est ouverte des liens qu'entretenaient ces petits souverains avec les diverses constellations nomades qui envahirent la Bactriane au milieu du IIe siècle av. notre ère, et du degré d'allégeance éventuel de ces petits souverains à l'empire parthe ou à l'empire kushan qui se constitue en Bactriane à partir du milieu du Ier siècle de notre ère.

Dans toutes les régions orientales et tout au long de la période considérée, l'élément le plus frappant est le nombre dérisoire de monnaies arsacides qui figurent parmi le matériel rassemblé. Malgré un prolongement inattendu en Bactriane du nord, ces monnaies arsacides sont réparties sur un espace plus restreint que l'ensemble des régions orientales considéré, et semblent ne circuler que jusqu'au courant du Ier siècle de notre ère au plus tard. Ce sont ensuite des monnayages locaux qui prennent le relais, plus ou moins proches des modèles arsacides. En l'absence de toute source narrative offrant un cadre à leur interprétation, les monnaies locales ont été étudiées et rangées par séries selon des critères de classement exclusivement internes. La répartition des aires de circulation reste hypothétique, de même souvent que l'ordre de succession des souverains qui n'est pas toujours confirmé par des surfrappes ; même lorsque des surfrappes existent, il est souvent difficile de décider si deux souverains dont les types monétaires sont proches ou qui surfrappent leurs monnaies respectives se sont succédés ou régnaient sur des domaines proches. Malgré tous les doutes dans lesquels elles nous laissent et le nombre de questions qu'elles posent, souvent plus nombreuses que les réponses qu'elles permettent d'apporter, les monnaies sont précieuses : elles attestent la vitalité économique de ces confins régionaux ; elles donnent des visages, même stéréotypés, à des souverains qui resteraient sans cela particulièrement désincarnés ;

---

<sup>81</sup> Rtveldze 2002, p. 155.

<sup>82</sup> Mitchiner 1975/6, types 607, 509, 510 ; voir Bernard 1987 pour une proposition d'interprétation de l'histoire politique de cette période, et une étude détaillée du monnayage de Sapadbizès dans Rtveldze 2002, p. 145-162.



elles donnent enfin des indications sur les éléments culturels et religieux qu'ils sélectionnaient et auxquels ils se référaient pour élaborer ces petites proclamations officielles qu'elles constituent.

### 1.3. Les fouilles archéologiques

La documentation archéologique constitue le troisième élément du corpus de sources internes. Les travaux ont cruellement souffert des conditions difficiles voire impossibles d'accès au terrain, lequel est réparti entre le Pakistan, l'Afghanistan, l'Iran de l'est, et le Sud-Turkménistan ; le morcellement géopolitique actuel du territoire, qui ne correspond pas aux regroupements politiques antiques, a en outre conditionné de façon fortement différenciée les conditions de travail des archéologues d'une région à l'autre. Nous disposons donc d'ensembles documentaires très hétérogènes qui ne peuvent donner une image de la situation antique. L'Arie, par exemple, au centre du territoire considéré, n'a jamais été explorée<sup>83</sup>. C'est la région du Bas-Murghab, autour de l'oasis de Merv, l'ancienne Margiane, qui a bénéficié de la situation la plus favorable, car le Turkménistan est resté accessible aux chercheurs à peu près sans discontinuer depuis l'après-guerre. Les territoires afghans ne sont plus accessibles aux chercheurs depuis 1978<sup>84</sup>. Au Pakistan, des travaux ont pu être menés jusqu'à la fin des années 90, mais les évolutions récentes ont compliqué l'accès à de nombreuses zones, et la situation ne promet pas de s'améliorer à brève échéance.

La principale difficulté, en cours de fouilles, est d'isoler et d'identifier les couches parthes.

L'exploration archéologique méthodique de la Margiane a commencé avec la création de la JuTAKE à la fin des années 40 sous la direction de M.E. Masson. Le principal objectif de celui-ci en 1950 était de repérer les niveaux les plus anciens de l'immense site de Merv, que l'on datait jusque là du IIIe siècle de notre ère. Les différentes équipes de la mission ont travaillé activement sur le terrain pendant plus de trente ans, combinant les travaux sur le site de Merv et de vastes prospections dans la région environnante ; une très grande quantité de matériel a été récoltée, essentiellement du matériel de surface. Ces travaux ont fait l'objet de publications spécifiques et régulières - mais alors à peu près inaccessibles aux chercheurs

---

<sup>83</sup> La DAFA signale toutefois la reprise récente de travaux sur le site, sous la direction commune d'une équipe française et d'une équipe allemande du DAI dirigée par U. Franke-Vogt. On attend avec impatience la publication de leurs premiers travaux.

<sup>84</sup> A quelques rares exceptions près, notamment, récemment, dans la région de Bactres, voir Bernard/Jarrige/Besenval 2002, et Bernard/Besenval/Marquis 2006.

occidentaux<sup>85</sup> - puis, dans les années 1980, de deux synthèses principales que nous devons à G. Koshelenko d'une part<sup>86</sup>, et à M. Filanovitch d'autre part<sup>87</sup>.

Après la dissolution de la JuTAKE, des équipes russes et turkmènes ont pris le relais dans les années 80 pour explorer l'oasis, renforcées dans les années 90 par des missions italiennes<sup>88</sup> ; sur le site de Merv lui-même, une équipe anglaise s'est attelée depuis les années 1990 à la reprise des chantiers de la JuTAKE<sup>89</sup>. Diverses études de matériel ont été réalisées, en particulier sur les monnaies<sup>90</sup> et les trouvailles épigraphiques<sup>91</sup>. Ces travaux, la plupart du temps, ne sont pas assez avancés pour qu'il soit possible de réviser sur des bases concrètes et nouvelles les interprétations formulées par la JuTAKE, si bien que l'on dépend encore, pour une grande part, de la chronologie proposée par les archéologues soviétiques, dont les méthodes de fouilles, qui n'étaient pas vraiment stratigraphiques, sont aujourd'hui vieilles.

Structures et matériel avaient été datés depuis l'époque achéménide jusqu'à l'époque islamique, et les reconstitutions historiques faisaient la part belle à la présence parthe dans la région. Au vu du caractère extrêmement peu hellénisé des trouvailles, les archéologues soviétiques ont considéré en effet que la domination grecque avait été marginale et de courte durée, si bien que les couches basses ont été attribuées par défaut à l'époque parthe. Or un réexamen récent du matériel numismatique collecté sur le site et dans l'ensemble du delta a permis d'imposer l'hypothèse que la région avait été sous contrôle gréco-bactrien jusqu'au règne d'Eucratide<sup>92</sup>. La période parthe, elle, est représentée dans ce matériel par un petit ensemble de monnaies arsacides émises depuis le règne de Phraate II jusqu'à celui de Phraate IV, ainsi que par un abondant monnayage de bronze, différent de celui des Arsacides

---

<sup>85</sup> Ces travaux ont fait l'objet de publications régulières, en russe, dans une collection appelée *Trudy JuTAKE*. L'exposé synthétique le plus complet et précis des travaux menés par les équipes de la JuTAKE est celui qu'en a donné M. Filanovitch dans un long article publié en 1974 : elle y reprend les données fournies par les fouilleurs chantier par chantier et discute les interprétations proposées. L'étude de référence du matériel céramique reste celui de L.M. Rutkovskaja en 1962, qui a proposé une typologie des formes et une périodisation du site à partir des trouvailles réalisées entre 1950 et 1955, admises dans les publications soviétiques malgré de légères divergences émises par M. Filanovitch concernant les couches les plus anciennes. Pour une mise en cause plus sévère de la périodisation proposée pour ces couches anciennes, voir Callieri 1996. La petite statuaire a été publiée à part par G.A. Pugatchenkova en 1959.

<sup>86</sup> Koshelenko 1985 : sur la Margiane chap. 10, p. 226-242, rédigé avec M. Filanovitch et Z.I. Usmanova.

<sup>87</sup> Filanovitch 1987.

<sup>88</sup> Pour des états des lieux synthétiques des travaux récents, voir Gubaev / Koshelenko / Novikov 1990, Koshelenko / Bader / Gaibov 1996 sur l'oasis de Merv, Koshelenko/ Bader / Gaibov 1994 sur le sud du Turkménistan en général. Sur des sites ou des régions particulières : Gaibov / Koshelenko / Novikov 1990; Koshelenko / Bader / Gaibov 1991 ; Koshelenko / Bader / Gaibov 1992 ; pour les derniers travaux sur le site de Merv, voir Koshelenko 2007, Zavyalov 2007.

<sup>89</sup> Les résultats préliminaires sont publiés au fur et à mesure dans la revue *Iran*.

<sup>90</sup> Smirnova 2007.

<sup>91</sup> Voir une synthèse dans Livshits/Nikitin 1994

<sup>92</sup> Loginov / Nikitin, 1996 ; Smirnova 2007.

contemporains, émis par des souverains locaux aux noms parthes<sup>93</sup>. La date du début de ces émissions, cependant, fait débat, et les datations proposées vont du début du Ier siècle avant notre ère jusqu'à la fin du Ier siècle de notre ère. D'après les comptes-rendus de fouilles, rares sont les niveaux que l'on peut associer avec certitude à la période de circulation de ces monnayages, et aucun matériel caractéristique de l'époque parthe n'a pu être identifié.

Au sud de l'Hindukush, la partie afghane n'est plus accessible depuis 1978 ; elle n'avait été l'objet jusque là que de quelques prospections dont les résultats ont été publiés de façon synthétique par W. Ball en 1982<sup>94</sup> ; si les données, classées par site, sont particulièrement précieuses, la périodisation proposée pour les époques parthes et « saka », ainsi que les cartes de répartition des sites par périodes sont aujourd'hui vieillies et forment un ensemble fort peu homogène, dans la mesure où y sont rassemblées et juxtaposées des données provenant de missions diverses à des époques différentes. Une mission allemande dirigée K. Fischer avait de son côté mené une série d'explorations dans la région nommée Nimruz au sud-ouest de l'Afghanistan entre 1955 et 1973, dont les résultats détaillés ont paru entre 1976 et 1978<sup>95</sup>. Mais seul le site de l'ancienne Kandahar a été exploré d'une façon un peu plus suivie : une équipe britannique dirigée par D. Whitehouse et A. W. McNicoll a travaillé sur le site durant deux saisons, entre 1974 et 1975, et des travaux y ont été menés sous la direction de S. W. Helms jusqu'en 1978<sup>96</sup>. La frange iranienne, autour du lac Hamoun, est mieux connue, et plusieurs sites ont fait l'objet de travaux archéologiques précis réalisés par une mission italienne qui a travaillé entre 1960 et 1968<sup>97</sup>. Les fouilleurs italiens proposent d'attribuer à l'époque parthe des niveaux qui se caractérisent par la présence d'une céramique particulière à décor peint (*Ceramica dipinta storica*), absente sur les sites d'époque antérieure, comme Dahan-i Ghulaiman, dont les structures monumentales sont d'époque achéménide. Ces niveaux sont attestés sur deux sites situés à l'est du lac Hamoun, Qal'e-ye Sam et Qal'e-ye Tepe, situés non loin de Zabul, et on trouve des échantillons de cette même céramique dans le matériel recueilli par G. Gullini au Kuh-i Khwadjah<sup>98</sup>. Cet impressionnant « palais temple » élevé sur une île naturelle du lac de déversement du fleuve, connu depuis la visite qu'y fit A. Stein au début du siècle et qui fit tant rêver Herzfeld, était décoré d'un riche décor pictural

---

<sup>93</sup> Nous devons la première étude d'ensemble de ce matériel à V.N. Pilipko (Pilipko 1980).

<sup>94</sup> Ball 1982.

<sup>95</sup> Fischer 1974, 1976, 1978.

<sup>96</sup> La publication d'ensemble de ces travaux, complétée par W. Ball après le décès de A.W. Mc Nicoll, est parue en 1996 (McNicoll/Ball 1996) ; voir aussi Helms 1979 et Helms 1982.

<sup>97</sup> Pour un rapport synthétique (Scerrato 1970).

<sup>98</sup> Gullini 1964 ; ses hypothèses et propositions de reconstitution ont été fortement critiquées par G. Tucci dans la longue recension qu'il a faite de l'ouvrage en 1966 (*East and West*, 1966, p. 143-147). De nouvelles hypothèses sur la chronologie et la fonction du site ont été récemment proposées par S. Ghanimati (Ghanimati 2000).

de caractère grec que ses découvreurs avaient daté de l'époque parthe, mais dont la datation est encore âprement discutée et varie selon les propositions entre la période hellénistique et la période sassanide<sup>99</sup>. Malgré les nombreuses visites et commentaires dont il a fait l'objet, ce monument n'a malheureusement pas fait l'objet de fouilles régulières et approfondies<sup>100</sup>, et la zone urbaine qui le flanque à l'est, appelée Ghaga shahr, n'a jamais été explorée.

Plus au sud, au Beluchistan, ainsi que dans le massif du Khitral, c'est aussi par la présence d'un type de céramique peinte, appelée *Londo ware*, que l'on a proposé récemment d'identifier la période parthe : nous devons cette proposition à B. De Cardi, lors d'un réexamen d'un matériel jusque là considéré comme préhistorique, recueilli d'abord sur les sites de Jhalawan, dont on a retrouvé ensuite des exemplaires dans tout le pays jusqu'à la frontière iranienne<sup>101</sup>. Cette attribution reste cependant tout à fait hypothétique ; les travaux menés à Kalat sous la direction de U. Franke-Vogt à la tête d'une mission germano pakistanaise à partir de l'hiver 1996/1997 ont permis de préciser la zone de répartition de cette céramique et le type de site sur lequel on la trouve, mais aucune fouille n'a encore été menée en profondeur<sup>102</sup>. Quant à la zone côtière du Makran, une mission s'est constituée pour l'explorer, la MAFM (Mission Archéologique Française au Makran) dont R. Besenval a pris la direction depuis 1987, tandis que des équipes italiennes travaillent le long de la rivière de Kech, dans la vallée de Duleda, et dans la région de Dasht et Gwadar. L'essentiel des découvertes réalisées jusqu'à présent concerne les périodes préhistoriques, mais une période dite de Zangian a été isolée entre le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère et le III<sup>e</sup> siècle de notre ère, à la sixième étape de laquelle ont été associés des exemplaires de *Londo Ware*<sup>103</sup>.

Il faut sans doute renoncer à espérer retrouver la trace des villes d'époque parthe du Bas-Indus. Le zone du delta a fait l'objet de plusieurs campagnes d'exploration dirigées par M. Kervran : les résultats de ces travaux, pour la plupart, ne concernent pas l'époque parthe, mais ils ont permis de mettre en évidence les mouvements considérables des différentes branches du fleuve à son embouchure, qui ont détruit la plus grande partie des ports et villes situées le long des littoraux antiques<sup>104</sup>. Dans le Gandhara, la ville de Taxila n'a plus fait

---

<sup>99</sup> Pour une proposition de datation basse, à l'époque sassanide, voir Kawami 1987 ; D.W. Bivar, lui, défend une datation haute, à la période séleucide (Bivar 2003) ; un certain consensus pourtant se fait sur la datation à l'époque parthe d'un premier décor, suivi d'un second à la période sassanide, défendue par D. Facenna qui a publié les derniers morceaux du décor peint découverts sur le site, (Facenna 1981).

<sup>100</sup> Une mission dirigée par l'Office iranien du Patrimoine dirigée par M. Mousavi y a réalisé des sondages entre 1990 à 1992 en vue de la conservation et de la restauration du monument (Mousavi 1999).

<sup>101</sup> De Cardi 2008.

<sup>102</sup> Franke-Vogt 2001, et plus précisément sur la vallée de Kanrach, Franke-Vogt / ul-Haq / Khattack 2000.

<sup>103</sup> Voir Besenval 1987 ; Besenval / Sanlaville 1990 ; Besenval 1992.

<sup>104</sup> Kervran 1995 ; Kervran 1996.

l'objet de fouilles régulières depuis celles de J. Marshall, publiées en 1951<sup>105</sup>; trois établissements successifs y ont été construits, Bihir Mound, Sirkap et Sirsukh, et c'est le second qui nous intéresse : on s'accorde à dater son apparition au cours du IIe siècle avant notre ère et ses fortifications ont été renforcées quelques décennies avant notre ère. Le détail de la chronologie, en revanche, est beaucoup plus débattu et les attributions de J. Marshall, qui reposaient sur des hypothèses historiques aujourd'hui dépassées, ont fait l'objet de sévères révisions critiques<sup>106</sup>. Ici comme à Kandahar, la répartition des couches successives à une période « saka » ou « indo-parthe » par J. Marshall est plus que douteuse compte tenu de l'instabilité politique constante de ces périodes, ainsi que de la complexité des rapports entre les différents groupes que révèlent les données numismatiques et épigraphiques nouvelles<sup>107</sup>.

La difficulté principale, on le voit, consiste partout à identifier les niveaux parthes pour lesquels il n'y a pas d'échantillonnage de matériel commun et caractéristique. Comme l'ont montré les études sur le matériel céramique des territoires sous contrôle parthe, il n'est pas possible d'isoler des formes et types parthes spécifiques, et le matériel conserve des caractéristiques régionales complètement différenciées<sup>108</sup>. De fait, en dehors des continuités typologiques que l'on peut établir et qui permettent de déterminer des évolutions longues et non datées, seule la présence de monnaies et, le cas échéant, de fragments de documents écrits permettraient d'attribuer avec certitude à l'époque parthe des couches d'occupation données – et l'on a vu combien ce cas de figure était rare dans les données rassemblées jusqu'à présent.

---

<sup>105</sup> Marshall 1951. Un sondage de contrôle avait toutefois été mené à Sirkap sous la direction de M.E.M. Wheeler dès les années 40, et dans l'angle sud-ouest de la colline de Hathial sur laquelle est construit le site. F.R. Allchin a eu accès au site, et a fait quelques découvertes dans l'angle sud-ouest de la colline de Hathial sur laquelle est construit le site, étayées par les données d'un sondage stratigraphique réalisé par le conservateur du musée de Taxila, G. Muhammad Khan (voir les références dans Fussman 1993b, note 3).

<sup>106</sup> Pour une présentation générale du site et des débats, voir Fussman 1993b ; on y trouve une bibliographie complète de la révision critique des résultats de J. Marshall de ces dernières décennies, notes 3 et 6 p. 97, de même que dans Bernard 1996, note 76 p. 506-507.

<sup>107</sup> Il est difficile de résister au plaisir de citer ici une de ces remarques caustiques dont G. Fussman a coutume : « Nobody seems to have stressed that Marshall's digging and recording methods are not the only cause of the unreliability of his dating. The problems he set for himself are also responsible : when you ask the wrong questions, you get the wrong answers. You may have layers in a building, in a court, in a street, but there is no homogeneous stratum over the whole surface of a whole town, except if this town is entirely built or rebuilt anew. One also wonders why a town would have changed with every new foreign power coming in. The labels « Saka » and « Parthian stratum » are specially misleading : in the first century A.D. Taxila changed hands so often that these ethno-dynastic denominations do not mean anything » (Fussman 1993b, note 6, p. 97).

<sup>108</sup> Haerinck 1987.

## 2. Les sources externes

Force est de constater qu'il est impossible d'envisager d'écrire une histoire des régions orientales de l'empire parthe à partir des sources internes. Il faut même se résigner à ne pouvoir pas même s'en faire une idée continue, à la fois spatialement et chronologiquement. De ce point de vue, la situation documentaire n'est pas exceptionnelle au regard de celle de l'empire parthe en général, même si les sources primaires sont bien plus abondantes pour certains ensembles régionaux occidentaux. On dépend donc des sources externes pour tout complément d'information, sources gréco-romaines et sources chinoises principalement. Les premières, gréco-romaines, sont constituées d'une série de textes géographiques, historiques, ou même de divertissement, de provenances diverses et rarement conservées en entier, qui évoquent les régions orientales de l'empire parthe, les régions frontalières à l'est, ou encore les relations souvent conflictuelles des Parthes avec les populations scythes qui vivaient sur leurs confins ; quant aux secondes, chinoises, ce sont essentiellement des extraits du *Shiji* et du *Hanshu*, les deux grands ensembles d'Annales officielles des empereurs Han, qui ont eu une politique active de prise de contacts diplomatiques avec les « pays de l'ouest » et dont le règne, entre 206 avant notre ère et 220 de notre ère, est à peu près contemporain de celui des Arsacides. On pourrait supposer que les Indiens ont eux aussi évoqué les Parthes qui régnaient à leur frontière, voire qui occupaient des territoires dans la partie nord-orientale du sous-continent. Ce n'est pas le cas : aucun texte, contemporain ou non, ne mentionne leur présence ; on ne peut que rattacher à un effet de mémoire collective, de façon tout à fait hypothétique, le nom, attesté dans des textes tardifs, de dynastes appelés « *pahlavas* », sans précision, parmi d'autres peuples occupant le nord-ouest de l'Inde.

Dans le grand silence documentaire local, toute information prend un relief particulier, et elle présente un caractère particulièrement précieux lorsqu'elle est insérée dans une histoire suivie et chronologiquement bien établie ; c'est le cas souvent des sources gréco-romaines, les plus nombreuses. La tentation est forte de rassembler toutes les données et de les compiler en un ensemble suivi d'événements qui s'enchaînent les uns aux autres. Or c'est là supposer de façon complètement abusive qu'elles rendent compte de tout, et de plus qu'elles offrent sur ces événements la même perspective, ou au moins des perspectives complémentaires. Or pour les régions orientales de l'empire parthe, les informations se présentent toutes, sauf exception, comme des éclairages ponctuels sur un événement, une période ou un endroit précis. En outre, elles proviennent des horizons les plus éloignés les uns des autres, et présentent sur les

régions orientales de l'empire parthe des perspectives fort divergentes qui n'ont de commun que leur éloignement par rapport aux faits et lieux évoqués. Elles s'inscrivent enfin chacune dans une culture donnée, tenant compte d'un « présumé savoir » qui n'est pas le même de l'une à l'autre et qui induit des déformations spécifiques.

## 2.1. Les sources gréco-romaines

Les sources gréco-romaines nous fournissent la matière la plus abondante<sup>109</sup>. Nous avons évoqué déjà plus haut les deux textes au statut un peu particulier qui notent les itinéraires : l'un, celui des caravanes qui de la Syrie gagnaient la frontière de l'Inde à travers l'empire parthe que nous devons à un certain Isidore de Charax, l'autre, celui de la marine marchande égyptienne évoluant depuis les ports égyptiens de la Mer Rouge jusqu'à ceux de l'Inde dont l'auteur est inconnu. Il faudra revenir en détail sur ce que ces documents ont de précieux, en particulier le fait que les données qu'ils contiennent ont toutes les chances d'être contemporaines les unes des autres. En ce qui concerne les textes plus suivis, on trouve des renseignements sur les régions orientales de l'empire parthe, ne serait-ce que de brèves notations, dans les textes de Diodore de Sicile, Strabon, Trogue-Pompée, Pline, Flavius Joseph, Plutarque, Tacite, Lucien, Ptolémée. En dehors de Diodore de Sicile, dont seul un fragment nous intéresse, tous ces auteurs ont en commun d'avoir vécu sous l'empire : Strabon, le plus âgé d'entre eux, né en 63 av. notre ère, est l'exact contemporain d'Auguste. Cependant, même dans le cadre de l'empire romain, ces auteurs proviennent de milieux et de foyers culturels différents ; leurs sources d'informations n'étaient pas les mêmes, et rien ne permet de supposer qu'ils s'étaient lus entre eux, sauf dans les rares cas où ils le précisent eux-mêmes ; en outre, leurs projets et les textes produits sont de natures fort diverses. Ainsi, même en tenant compte de l'effet d'uniformisation dû à la sélection tardive à laquelle nous devons la conservation de nombre de ces textes, il est impossible, à partir des données qu'ils produisent, de reconstituer, comme on le fait trop souvent, un contexte unifié et continu.

Si on les envisage ici par ordre chronologique, c'est Diodore de Sicile (90-30 avant notre ère) qu'il faut évoquer d'abord ; il est le seul auteur de l'époque hellénistique dont des données concernant les régions orientales de l'empire parthe se sont conservées. A vrai dire, il s'agit

---

<sup>109</sup> Pour une étude générale des sources écrites gréco-romaines sur les Parthes jusqu'à la fin du Haut-Empire, voir Lerouge 2007, p. 24-39.

d'un unique fragment extrait de sa *Bibliothèque Historique*, vaste entreprise d'Histoire universelle depuis les temps mythiques jusqu'à Jules César, qui concerne les conquêtes orientales de Mithridate Ier, auquel nous avons fait allusion plus haut<sup>110</sup>. On suppose ordinairement qu'il devait lui-même ses informations aux *Histoires* de Posidonius d'Apamée (135-50 avant notre ère), philosophe stoïcien particulièrement populaire chez les lettrés romains, dont l'oeuvre historique prenait la suite de celle Polybe à partir de 146 avant notre ère jusqu'à la dictature de Sylla (82-79 avant notre ère) : il y évoquait les peuples auxquels Rome avait eu à faire, et on suppose d'après les fragments et allusions qui nous ont été transmis qu'il avait consacré de longs développements aux Parthes<sup>111</sup>.

A partir de l'époque impériale, les œuvres évoquant les régions orientales de l'empire parthe sont essentiellement de deux types : les Géographies - ou les excursus géographiques au sein d'œuvres diverses - et les ouvrages historiques : aux Géographies se rattachent les œuvres de Strabon, Pline et Ptolémée, et aux ouvrages historiques celles de Trogue-Pompée, Flavius Josephus, Plutarque, Tacite ; Lucien, lui, et ses divertissements littéraires, occupe une place à part.

De tous les auteurs gréco-romains qui ont évoqué ces régions orientales, Strabon (env. 57 avant notre ère – 20/25 de notre ère) est d'ordinaire jugé le plus fiable<sup>112</sup>. Il faut dire qu'il est aussi le seul à se livrer d'entrée de jeu à ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui une critique de ses sources, et il insiste sur le fait qu'il a procédé à une rigoureuse sélection des documents utilisés dans son oeuvre. Nous avons tout perdu de ses *Commentaires Historiques* en 47 livres, qui constituaient une suite aux *Histoires* de Polybe : ils couvraient probablement la période 144 à 27 ou 25 avant notre ère, et nous savons par une allusion de sa *Géographie* qu'ils contenaient un développement sur les Parthes<sup>113</sup>. Il faut donc nous contenter de données indirectes ou de brèves mentions historiques provenant de cette volumineuse *Géographie* qu'il a rédigée par la suite<sup>114</sup>. On les trouve principalement dans le livre XI, lorsqu'il décrit les peuples scythes vivant à l'est de la Mer Caspienne, en Hyrcanie et au-delà vers l'est, puis qu'il évoque la Parthie, l'Arie et la Margiane, enfin la Bactriane et la Sogdiane ; on les trouve

---

<sup>110</sup> *Bibliothèque Historique*, 33, 18. Les Parthes sont aussi évoqués lors du récit qu'il faisait de l'expédition d'Antiochos VII en Mésopotamie et en Médie en 130-129 (*ibidem*, 34/35, 15-19 ; 34/35, 21).

<sup>111</sup> Voir les références et la bibliographie correspondante dans Lerouge 2007, p. 26-27.

<sup>112</sup> Voir par exemple Fussman 1984/1985, notamment p. 644-646 à propos du livre XV. Sur la connaissance qu'avait Strabon de la civilisation et de l'histoire parthes, J.W. Drijvers est beaucoup plus réservé : il la juge de seconde main et trop influencée par une vue « romano-centrée » (Drijvers 1998).

<sup>113</sup> Il mentionne en XI, 9, 3 qu'il a exposé « les lois et institutions du royaume parthe dans le sixième livre des *Commentaires Historiques*, le second des *Suites à Polybe* ».

<sup>114</sup> 17 livres, écrits entre 15/10 avant notre ère et 24 de notre ère, selon les estimations de G. Aujac. On avait alors dressé sur le forum la monumentale carte du monde commandée par Auguste à Agrippa, et que la mort prématurée de celui-ci, en 13 avant notre ère, ne lui avait pas laissé le loisir d'achever (Aujac 2000, p. 108-109).



aussi dans le second chapitre du livre XV, consacré aux régions du sud de l'Hindukush à l'ouest de l'Inde<sup>115</sup>. Concernant les données du livre XI, Strabon affirme à plusieurs reprises avoir des renseignements mis à jour - entendons plus récents que les rapports remontant à l'époque d'Alexandre sur lesquels se fondaient ses prédécesseurs - et les devoir « aux Parthes », et il parle ailleurs d'écrivains qui ont écrit des *Parthika*, citant Apollodore d'Artemita en particulier<sup>116</sup>.

Tous les renseignements de type historique qu'il donne sur les régions orientales de l'empire concernent le nord-est de l'empire parthe et la frontière partho-bactrienne : il dit explicitement à propos des régions du sud de l'Hindukush qu'il n'a pas eu accès à une documentation plus récente que celle de l'époque d'Alexandre<sup>117</sup>. L'allusion historique la plus récente est la mention de conflits entre les Parthes et les Scythes qui occupent la Bactriane : ils concernent les mêmes territoires que ceux où les Parthes et le roi Eucratide s'étaient opposés, et se déroulent après le règne de celui-ci, sans que plus de précision chronologique ne soit fournie<sup>118</sup>. Quant au tableau qu'il dresse des régions orientales, il est de nature purement géographique, suivant le découpage satrapique que l'on connaît des périodes antérieures ; les allusions aux aléas des frontières politiques y sont fort rares ; il s'y mêle, selon la tradition grecque, puis gréco-romaine, des données provenant des comptes-rendus d'explorations, voyages, expéditions militaires, données juxtaposées quelle que soit la distance temporelle qui les sépare, sélectionnées dans le meilleur des cas selon l'autorité accordée à leur source.

On retrouve ces mêmes caractéristiques dans l'excursus géographique de la grande *Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien (23-79 de notre ère), qui occupe 3 des 37 tomes de l'ouvrage. Les régions orientales de l'empire parthe y sont mentionnées dans le dernier de ces 3 tomes, le livre VI, consacré à l'Asie orientale depuis le royaume du Pont jusqu'à l'Océan oriental qui borde les terres à l'extrême Est dans les conceptions antiques, puis aux régions qui s'échelonnent le long des côtes méridionales de l'Iran, jusqu'à l'Ethiopie à l'ouest. Le brouillage chronologique induit par la compilation non historicisée des données est ici d'autant plus fort que Pline, comme il s'en vante lui-même dans sa préface, a compilé pour cette vaste œuvre à visée encyclopédique tout le savoir livresque qu'il a pu puiser dans les bibliothèques romaines : il avait pour but non pas tant l'exactitude que le plaisir de rassembler toutes les connaissances accumulées à son époque, de les présenter de la manière

---

<sup>115</sup> XI, 6-11 et XV, 2.

<sup>116</sup> II, 5, 12. Les fragments de la *Géographie* où Strabon cite Apollodore, ou dont on pense qu'ils sont repris d'Apollodore ont été rassemblés par F. Jacoby (*FGrH*, III C, p. 773-776).

<sup>117</sup> XV, 2, 7. Ce qui n'est pas tout à fait exact, puisqu'il mentionne l'existence d'une petite province parthe des confins située aux abords de l'Inde, la Chaarène, évoquée plus haut (XV, 2, 11).

<sup>118</sup> XI, 9, 2.

la plus divertissante possible, et de nourrir ainsi les curiosités et le goût de l'exotisme d'un public lettré et érudit<sup>119</sup>. La forme de parcours orienté par les côtes qu'il donne à sa description géographique du monde connu - conformément à la tradition des ouvrages de son temps - lui offre un cadre commode d'organisation des données, et permet souvent de reconnaître les trajets et récits qu'il exploite, lesquels, pour les régions orientales, ne sont pas si nombreux. Dans les chapitres qui nous intéressent, on repère toutefois aisément à certaines ruptures de rythme ou à ses propres commentaires, qu'il insère comme sous forme de vignettes des données plus récentes que ses sources principales. Il est ainsi très clair que, contrairement à Strabon, il connaît mieux les côtes méridionales et les ports indiens que les régions d'Asie centrale et de l'intérieur de l'Iran : le chapitre qu'il consacre aux régions du sud de l'Hindukush (XXV) est fondé exclusivement sur des sources anciennes, tandis que dans celui qu'il dédie à la route maritime vers l'Inde et à la description du littoral méridional (XXVI), il évoque les descriptions successives qu'il connaît, dont les plus récentes, à qui il dit ajouter le plus de foi. La Margiane, au nord, est une notable exception : contrairement à l'Arie qui n'est mentionnée qu'en passant et localisée approximativement, elle fait l'objet d'un petit développement spécifique, inséré dans une énumération pour le reste fort succincte. Comme chez Strabon, les régions sont en général présentées de façon géographique, sous le nom des anciennes satrapies qu'elles portaient peut-être encore, mais ce n'est pas le critère d'organisation de l'ouvrage ; il s'écarte d'ailleurs à plusieurs reprises de la description purement géographique, pour notre plus grand intérêt : il fait ainsi allusion à la configuration que prenait cette partie du monde sur la carte d'Agrippa, organisée en grandes régions, plus vastes que le découpage satrapique d'autrefois<sup>120</sup>, et il consacre surtout un chapitre aux « royaumes des Parthes », *regna Parthorum* (XXIX). Ce dernier chapitre, quoique fort schématique et relativement flou concernant les frontières orientales, est le seul développement que nous ayons conservé concernant les frontières politiques et l'organisation administrative de l'empire parthe.

Les anciennes satrapies qui forment les régions orientales de l'empire parthe figurent aussi, naturellement, dans la *Géographie* de Ptolémée (env. 90-168 de notre ère), postérieure de près d'un siècle. Lui aussi, à son tour, a cherché à rassembler toutes les données disponibles à son époque, données fortement enrichies par l'intensification des circuits marchands vers la Chine et surtout l'Inde au Ier siècle de notre ère et dont il a puisé une grande partie dans l'œuvre

---

<sup>119</sup> On sait d'ailleurs comment son neveu Pline le Jeune décrivait l'ouvrage : « *L'Histoire naturelle* (en 37 livres) : ouvrage étendu, savant, presque aussi varié que la nature elle-même » (*Lettres*, III, 5, à Bébicus Macer).

<sup>120</sup> VI, 137.

géographique d'un certain Marinus de Tyr dont nous avons par ailleurs tout perdu. L'ouvrage de Ptolémée, quoique devenu une référence dès l'Antiquité, est à peu près inutilisable pour nous. Car ce n'est pas tant à la situation géographique du monde contemporain que s'intéressait Ptolémée qu'aux principes mêmes de projection cartographique, ainsi qu'aux systèmes de repérage des différents lieux selon des calculs de types géométrique et astronomique pour lesquels il s'inspirait des travaux de l'astronome grec Hipparque. Il a donc réparti la riche matière dont il disposait en éléments de type « géographiques » - fleuves, villes, montagnes, peuples – auxquels il a attribué des coordonnées, et dont il donne les listes correspondantes chapitre par chapitre. Les chapitres en question se conforment au découpage satrapique d'époque grecque, sans aucune allusion aux frontières politiques plus récentes. Ptolémée ne fait nulle part un commentaire historique ou une remarque quelconque concernant une éventuelle sélection des données. La compilation anarchique à laquelle il s'est livré, ainsi que les erreurs de toutes natures que l'on repère dès que l'on a matière à comparer avec les données de terrains ou à d'autres sources plus fiables ou datées, interdisent d'exploiter son œuvre à des fins historiques autrement que pour confirmer une information connue par ailleurs, ou encore pour des études de cartographie ou de toponymie antique, telles celles menées récemment par Cl. Rapin pour la Bactriane avec des résultats tout à fait engageants<sup>121</sup>.

Si l'on fait retour dans la chronologie pour parcourir les ouvrages historiques d'époque impériale, le plus important et le plus riche d'informations que nous ayons conservé est celui de Trogue-Pompée, intitulé *Histoires Philippiques*. On fait naître ordinairement cet auteur quelque 20 ans après Strabon, vers 40 avant notre ère. Son œuvre historique, rédigée très probablement sous Tibère, est l'une des clefs de voûte de la reconstitution de l'histoire de l'empire parthe, dans la mesure où c'est le seul ouvrage que nous ayons conservé offrant une histoire suivie du règne des souverains arsacides depuis Arsace Ier jusqu'à Phraate IV (38-32 av. notre ère). Deux livres étaient consacrés à l'histoire des Parthes, et la dernière date enregistrée est celle de l'envoi par Phraate IV de ses fils à la cour d'Auguste, en 10 av. notre ère<sup>122</sup>. Si c'est là le document qui nous apporte le plus de matière, c'est aussi le plus frustrant, car des quarante-quatre livres que comptait son ouvrage, il ne nous reste que deux témoignages, qui nous sont parvenus par des traditions manuscrites indépendantes l'une de

---

<sup>121</sup> Rapin 2001b, et plus généralement Rapin 2005.

<sup>122</sup> Livres XLI et XLII, lequel s'achève sur la mention de l'événement en question. Cette source est à ce point fondamentale que l'interruption de trente ans de la chronologie de son récit, qui passe directement du règne de Mithridate II (124/123-88/87 av. notre ère) au conflit entre Mithridate III et Orodès daté de 58/57 av. notre ère, a déterminé pour l'historiographie moderne un « dark Age » de l'histoire parthe, comme l'a baptisé G. Rawlinson (Rawlinson 1876).

l'autre : des « prologues » (*prologi*), petites vignettes qui énumèrent le contenu de chaque livre en quelques lignes, dont on peut imaginer qu'ils ont été rédigés par un bibliothécaire pour simplifier la consultation des *volumen*, et une *Epitomè*, de date inconnue, appelée traditionnellement *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée* et attribuée à un certain Justin. De ce Justin, on ne sait rien : le seul *terminus ante quem* que nous ayons à la rédaction de son ouvrage est situé au IV<sup>e</sup> siècle, quand son œuvre servit à Ammien Marcellin, et que Jérôme, Augustin et Orose le citent par son nom ; on s'accorde pourtant le plus souvent à le faire vivre au II<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>123</sup>. La comparaison entre les Prologues et l'Epitomé de Justin indique que Justin a fortement tronqué l'histoire des Grecs de Bactriane que Trogue-Pompée retraçait jusqu'au règne d'Eucratide, en l'allégeant en particulier de celle des souverains de l'Inde du nord-ouest<sup>124</sup>, et qu'il a supprimé tout ce qui concernait l'histoire des peuples scythes vivant aux confins parthes depuis leur invasion de la Bactriane grecque, relatée par Trogue-Pompée jusqu'à la fin de la période considérée<sup>125</sup>. En dépit de cela, l'œuvre telle qu'elle nous est parvenue offre des renseignements uniques sur les relations entre l'empire parthe et les rois bactriens depuis Arsace I<sup>er</sup> et Diodote, sur les tribus scythes qui ont envahi la Bactriane et leurs relations entre elles, puis, à partir du règne de Phraate II, sur les démêlés des différents rois parthes avec les peuples scythes de leurs frontières orientales.

Pour suivre l'ordre chronologique, il faut mentionner ici Flavius Joseph (37-100 de notre ère), ce Judéen acquis à la cause romaine, proche des Flaviens, et installé à Rome durant toute sa carrière d'écrivain, probablement à partir du début des années 70 de notre ère. On pouvait espérer apprendre beaucoup de son œuvre historique, notamment des *Antiquités Juives*, achevées vers 93/94 de notre ère, qui retraçait pour un public gréco-romain l'histoire du peuple juif en suivant le modèle des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse : une partie de la diaspora juive se trouvait en effet dans l'empire parthe, et contrairement aux écrivains gréco-romains, Flavius Joseph avait accès aux sources araméennes. Or ce n'est pas le cas<sup>126</sup>.

<sup>123</sup> Voir Wickevoort Crommelin 1998, p. 259.

<sup>124</sup> « *Indicae quoque res additae, gestae per Apollodotum et Menandrum, reges eorum* » (*Prologus libri XLI*). Il n'y a aucun développement correspondant dans le livre LXI de Justin. Ces souverains sont mentionnés aussi, dans le même ordre, dans le *Périple de la Mer Erythrée*, où il est dit que leurs monnaies circulent encore dans le port de Barygaza. Nous avons retrouvé une belle collection des monnayages en question, surtout pour Ménandre, dont les émissions monétaires semblent avoir été particulièrement abondantes (pour une présentation de leurs monnaies et une proposition de mise en contexte historique, voir Boppearachchi 1991).

<sup>125</sup> Parallèlement, à la fin du prologue au livre XLII : « *Additae his res Scythicae. Reges Tocharorum Asiani interitusque Saraucarum.* » - et on ne trouve de même aucun développement sur ce sujet dans le livre correspondant de Justin.

<sup>126</sup> Rajak 1998.

Pour notre propos, seules deux brèves allusions dans son oeuvre peuvent être utiles<sup>127</sup> : elles concernent les années 36 et 55, et toutes deux les peuples scythes Dahae et Sacae, évoqués ensemble. La première nous apprend que ces peuples sont intervenus pour assurer militairement le trône d'Artaban II<sup>128</sup>. La seconde, datée de 55, est la mention la plus tardive que nous ayons des peuples scythes des confins parthes, mais Flavius Josephe ne précise malheureusement pas la localisation de leurs territoires.

De la même façon, on peut isoler deux épisodes qui concernent les Parthes et évoquent de façon plus ou moins directe les régions orientales dans les *Annales* de Tacite (55/ 57 de notre ère - env. 120), rédigées à la fin de sa vie, dans les années 110 et qui reprenaient l'histoire romaine, depuis le début du règne de Tibère, en 14 à la fin de celui de Néron en 68. Le premier épisode recoupe l'information fournie par Flavius Josephe concernant l'année 36, selon laquelle des peuples scythes interviennent dans les affaires parthes pour appuyer le roi Artaban II, en l'occurrence ici contre Tiridate – événements bien connus des Romains qui y sont partie prenante. Encore plus intéressant pour nous, le second épisode qui évoque les conflits qui opposèrent Gotarzès et son frère Vardane en 47 pour l'accession au trône : les Dahae et les Hyrcaniens interviennent, la bataille se transporte un moment dans « les plaines de Bactriane », puis, après une courte période d'apaisement, le conflit reprend près du fleuve « Erinde », dont le passage, forcé par Vardane, lui donne accès aux territoires qui s'étendent jusqu'au fleuve « Sinde », lequel, précise-t-il, « sépare les Dahae des Ariens » ; il obtient, pour la première fois, l'allégeance à l'empire parthe des peuples qui y vivent. Ce passage a été abondamment commenté et diverses propositions ont été avancées pour une localisation au-delà des frontières parthes supposées, faisant intervenir les rivières de Gorgan, le Tedjen/ Heri-rud et le Murghab<sup>129</sup> : chacune de ces propositions fixe une limite nord-orientale à la domination parthe à cette époque, et le débat pose l'intéressante question de la soumission aux Parthes de la région de Merv et des confins bactriens. Il faut sans doute envisager aussi l'hypothèse que la domination parthe dans les régions de confins occupées par des peuples nomades ou semi-nomades n'était pas continue, et que Vardane a soumis des territoires éventuellement peu accessibles mais situés à l'intérieur des limites que l'on peut poser à l'empire parthe<sup>130</sup>.

---

<sup>127</sup> *Antiquités Juives*, XVIII, 100, 4 et XX, 91.

<sup>128</sup> Il est appelé Artaban III dans les publications anciennes, selon la généalogie établie par A. von Gutschmidt. Pour une discussion détaillée sur la question, voir Schottky 1991, p. 78-81.

<sup>129</sup> La question a été reprise en dernier lieu par Fr. Grenet (Grenet 2000, en russe) ; voir aussi Rtveladze 1995 et Olbrycht 1998.

<sup>130</sup> Voir, pour un parallèle, l'étude de L. Capdetrey sur l'intégration des différentes *ethnè* au pouvoir séleucide, mieux documentée (Capdetrey 2007, chap. III).

Les *Vies parallèles des hommes illustres*, de Plutarque (46-120 env.), à peu près contemporain de Tacite, qui vécut entre sa Grèce natale et Rome, ne nous apprendrait rien de précis sur les régions orientales, s'il ne précisait dans la *Vie de Crassus*, en décrivant le corps d'armée parthe conduit par le général Suréna, que les armures des soldats étaient en fer de Margiane<sup>131</sup>, ce que les archéologues qui fouillaient le site ancien de Merv n'ont bien sûr pas manqué de relever. Dans ce même texte, « l'Hyrkanie et les Scythes » sont évoqués à plusieurs reprises comme offrant un lieu de repli aux souverains parthes<sup>132</sup>; en outre, les marches orientales de l'empire parthe que les Romains rêvent d'atteindre comportent toujours Bactres<sup>133</sup>, et elles permettent d'atteindre l'Inde<sup>134</sup>.

Quand les sources manquent à ce point, on fait feu de tout bois, d'où l'exploitation d'un passage d'un texte ludique de Lucien de Samosate (125-192 de notre ère, pour les estimations les plus larges), intitulé en grec *Makrobioi*, « Longues-vies », qu'il dédicace à l'un de ses amis pour son anniversaire. En guise de présent de bon augure, il y fait plaisamment une liste, en grande partie fantaisiste, de tous les personnages ou peuples, légendaires ou historiques, dont on raconte qu'ils ont eu une vie particulièrement longue. Or parmi ceux-ci, il cite un certain « Sinatrolès », roi des Parthes, dont il dit qu'il prit le pouvoir dans l'empire parthe à 80 ans grâce à l'appui de « Scythes Sacauracae », et que son règne dura sept ans<sup>135</sup>. On identifie communément ce personnage au roi parthe Sinatrukès auquel on a attribué différentes séries monétaires<sup>136</sup>; quant au peuple scythe en question, il a été rapproché de l'une des tribus qui ont envahi la Bactriane grecque au milieu du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère et dont le nom, diversement retranscrit selon les auteurs<sup>137</sup>, est proche. Cette mention, pour vague qu'elle soit et dépourvue de tout contexte, a été intégrée à différentes reconstitutions historiques concernant les migrations vers le sud de ces peuples nomades des confins parthes et diversement confrontée à la mention de l'« anéantissement des Saraucae » dans le prologue au livre XLI des *Histoires Philippiques* de Trogue-Pompée<sup>138</sup>. Reste que nous avons là une brève d'information dont la véracité ne peut être évaluée à l'aune de la source qui l'apporte, ni en

---

<sup>131</sup> *Vie de Crassus*, § 24, 1.

<sup>132</sup> § 21, 3 par exemple.

<sup>133</sup> § 16, 2 ; 38, 4.

<sup>134</sup> § 16, 2 ; 37, 2. Voir aussi Nicolas de Damas à propos de César, *FGrH90*, F.130, § 95. Ch. Lerouge attribue la mention de Bactres comme celle des Indiens à la méconnaissance qu'avaient les Romains des frontières orientales des Parthes (Lerouge 2007, p. 221-223) : cela reste pourtant à prouver.

<sup>135</sup> *Makrobioi*, §15.

<sup>136</sup> Sellwood 1980, type 34 ; l'attribution à ce même souverain des types 31 et surtout 33 est discutée.

<sup>137</sup> *Saraucae* chez Trogue-Pompée (*Prologi* XLI et XLII) ; Justin a supprimé les développements correspondants) ; *Sakaraucae* chez Strabon (XI, 8, 2) ; *Sagaraukai* chez Ptolémée (VI, 14, 14) ; *Sacarauca* chez Orose (I, 2, 43).

<sup>138</sup> Cf. Daffinà 1967, Bernard 1987, Rapin 2001a.

soi ; comme suspendue hors de l'enchaînement historique, elle ne pourra que venir confirmer une donnée obtenue grâce à un autre document..

Ces sources gréco-romaines sont beaucoup plus difficiles à manipuler et à exploiter que ne le laisseraient espérer leur nombre, somme toute relativement conséquent au regard du grand manque de sources écrites, et surtout leur origine commune, mis à part le court extrait de Diodore de Sicile, dans un ensemble géopolitique unifié par la domination romaine. Il faut insister en particulier sur deux éléments, rarement pris suffisamment en compte dans les diverses études existant jusqu'à présent. Après la disparition de la plus grande partie des sources antiques, les textes concernant les Parthes en général ne forment que la partie émergée d'un iceberg dont nous n'avons aucun moyen de mesurer l'ampleur. Il en va *a fortiori* de même pour les informations qui portent sur les confins orientaux de leur territoire. Pour s'intéresser aux régions orientales de l'empire parthe, il fallait, depuis la Méditerranée, soit éventuellement s'intéresser aux communautés grecques orientales, soit s'intéresser aux Parthes pour eux-mêmes, en dehors de leurs démêlés avec les Romains à l'ouest. Or ces régions n'ont jamais constitué, même de façon indirecte, des enjeux proprement romains, qui sont d'abord ceux de conquérants : la curiosité que l'on pourrait appeler « universelle », désintéressée en tout cas, est le fait des Grecs d'abord, des communautés hellénisées de tradition grecque de l'empire romain ensuite<sup>139</sup>.

De fait, les régions orientales de l'empire parthe ne sont mentionnées à Rome même que quand il est question de les conquérir, ce qui est le cas uniquement à la fin de la période républicaine et à la période augustéenne ; les aléas des Parthes avec leurs voisins orientaux ne sont évoqués par des historiens de Rome comme Tacite que dans les rares cas où ils viennent troubler ou interrompre un événement proprement romano-parthe. Même Strabon, qui entend pourtant explicitement servir les intérêts de l'administration impériale, adopte une attitude singulière pour un Grec du royaume du Pont conquis par Rome depuis peu : il traite les Romains et les Parthes comme des conquérants sur un pied d'égalité. Ses *Histoires*, d'ailleurs, dont la perspective était peut-être de ce point de vue trop universelle, ont disparu, à notre plus grand dam, comme toutes les œuvres des communautés grecques de l'époque hellénistique, et celles qui ne se rattachaient pas à un intérêt proprement romain. Quand Pline veut rassembler tout le savoir de son temps, il se rattache explicitement à une tradition grecque, et insiste sur

---

<sup>139</sup> Je fais ici une distinction entre les communautés hellénisées par les Romains, dans les régions occidentales de la Méditerranée, en langue latine le plus souvent, et les communautés hellénisées par les Grecs, surtout dans les régions orientales de la diffusion de l'hellénisme (on peut voir les considérations de P. Veyne sur le sujet (Veyne 2005)).

le fait que cette œuvre de divertissement ne le détourne pas de ses obligations officielles . Quant à Justin, il s'intéresse à l'œuvre de Trogue-Pompée car, dit-il, écrivant en latin, celui-ci a mis à la portée du public romain une « histoire des Grecs et du monde entier »<sup>140</sup>, et il s'emploie à l'alléger de tout ce qui ne concerne pas directement les peuples avec lesquels les Romains sont entrés en contact. Voilà des exemples céder à la tentation, forte il est vrai, de ramener les éléments d'informations à des sources d'informations en petit nombre et unanimes, voire à une source unique.

Les bribes d'informations que nous avons à exploiter obligent à tenir compte d'un autre élément, capital pour l'histoire culturelle du monde gréco-romain, mais souvent négligé : il n'est pas possible de restituer un point de vue uniforme- qui serait « gréco-romain »- à une époque donnée sur le sujet qui nous intéresse.. Il est impensable d'imaginer que tous ces écrivains d'origines variées et les autres auteurs évoqués- que plusieurs générations et la force d'une culture locale séparent- puissent développer le même point de vue, avoir eu accès aux mêmes sources et les avoir intégrées de façon identique : Strabon, un Grec du Pont dont la culture héritée induit une certaine familiarité avec les peuples scythes et ses voisins parthes, que sa tradition familiale a habitué à avoir l'oreille des puissants, et qui entend servir les intérêts d'une administration romaine à laquelle il est acquis mais dont la domination sur son pays est toute récente ; Trogue-Pompée, gaulois de Vaison la Romaine, dont les parents ont soutenu les efforts de conquêtes des généraux romains de la République et qui adopte le point de vue des peuples soumis ; Pline, Romain jusqu'à la caricature dans un empire maintenant bien en place, qui écrit la nuit, à partir de ses lectures, un ouvrage « à la grecque » qui se veut « encyclopédique » ; Tacite, d'origine gauloise lui-aussi, mais issu d'une aristocratie entièrement intégrée aux rouages de l'empire romain , que seule la destinée de Rome intéresse ; Ptolémée, Grec d'Alexandrie vivant encore un siècle plus tard, astronome avant d'être géographe , que le monde n'intéressait guère autrement que pour la projection que l'on en pouvait faire sur une carte.. Il est impossible, et même incongru, de vouloir assimiler la pensée de tous ces auteurs en une synthèse unique.

Il n'est pas toujours facile de tenir compte de cette donnée fondamentale dans le traitement des données dont nous disposons, tant elles sont fragmentaires : la pente est raide à vouloir faire feu de tout bois. L'enjeu, comme la difficulté, consistent donc à sélectionner les données en les replaçant autant que possible dans leur contexte de production, à les classer les unes par rapports aux autres, à évaluer si possible leur degré de fiabilité, et le plus souvent... à n'en

---

<sup>140</sup> *Praefatio*, 1 : « *Graecas et totius orbis historias Latino sermone composuit* »



rien dire de trop.

## 2.2. Les sources chinoises

Les sources chinoises sont paradoxalement plus simples à manipuler - non pas que l'historiographie chinoise de ce temps soit toujours plus fiable que les textes gréco-romains, mais parce que les textes qui nous intéressent sont en moins grand nombre, et surtout qu'ils sont issus d'un même contexte de production<sup>141</sup>. Ils sont en effet extraits des deux ouvrages qui composent l'historiographie officielle de la cour des empereurs Han, le *Shiji* et le *Hanshu*, dont les informations et la compilation sont contemporaines de la domination parthe sur l'Iran. Quant au troisième grand texte chinois conservé, le *Hou Hanshu*, composé au Ve siècle, la date tardive de sa composition, plus de trois siècles après la période dont il rend compte, l'écarte de ce corpus, mais les vives discussions auxquelles ont donné lieu certaines données qu'il contient doivent être évoquées.

Le *Shiji*, première œuvre historique chinoise et monument du genre, a été rédigé par Sima Qian, grand astrologue à la cour de l'empereur Wudi (140 – 87 avant notre ère) des Hans antérieurs - ou Hans de l'ouest, première dynastie chinoise centralisée fondée en 196 par Liu Bang après la chute des Qin. Les différents pays d'Asie centrale sont évoqués aux chapitres 123 et 110 consacrés respectivement au *Dayuan* (Ferghana) et au peuple Xiongnu. Le chapitre 123 rassemble les données fournies par les ambassades chinoises et étrangères qui traversent la région en grand nombre à partir des années 130 avant notre ère ; il exploite notamment le rapport que le premier envoyé chinois au-delà du Tarim, Zhang Qian, mandaté par l'empereur Wudi, a rédigé à son retour dans la capitale, en 125 avant notre ère. Ces chapitres ont le grand mérite pour l'historien d'être rédigés à une époque très proche, voire contemporaine des événements. Le *Hanshu* est l'histoire officielle des Hans antérieurs. Le projet de reprendre et de poursuivre le *Shiji*, conçu par Ban Biao (3 - 54 de notre ère), a été réalisé par son fils Ban Gu (32-92 de notre ère) et complété ensuite par sa fille Ban Zhao (48 -116 de notre ère), sur l'ordre de l'empereur Ho. L'œuvre est achevée au plus tard en 121. Le *Hanshu* rapporte les événements survenus en Asie centrale jusqu'à la mort de l'usurpateur Wang Mang en 23 de notre ère et décrit pour chaque Etat l'histoire de ses relations avec la Chine au Ier siècle avant notre ère : les histoires du *Hanshu* et du *Shiji* se recoupent donc entre 210 et 90 environ, date

---

<sup>141</sup> L'ensemble des références à l'*Anxi* dans le *Shiji*, le *Hanshu* et le *Hou Hanshu* a été commodément rassemblé, traduit en allemand et brièvement commenté par W. Posch (Posch 1998). Voir aussi Thierry 2005.

de l'achèvement du *Shiji*. Deux chapitres du *Hanshu* nous intéressent : le *Zhang Qian zhuan*, biographie de Zhang Qian et le *Xiyu zhuan* (chap. LXI et XCVIa). Les informations qu'ils fournissent complètent et parfois modifient le récit du chapitre 123 du *Shiji*.

Ces textes ont une forme tout à fait spécifique : ce sont des compilations successives de documents qui ne sont pas entièrement intégrés en un récit chronologique structuré et continu, mais organisés en « entrées » successives qui alternent monographies, témoignages, récits, etc. Les documents exploités pour les rédiger ont un caractère essentiellement diplomatique - extraits de rapports officiels, de décrets impériaux, ou de notices livrées par les services administratifs spécialisés - et les informations sont strictement sélectionnées au profit de la politique impériale<sup>142</sup>. A partir du *Shiji*, première œuvre du genre, les compilateurs utilisent les textes de leurs prédécesseurs comme canevas de base en en mettant ponctuellement à jour les données et en les complétant par des informations nouvelles, de façon plus ou moins claire et explicite<sup>143</sup>. C'est ainsi qu'ont travaillé les compilateurs du *Hanshu* à partir du *Shiji*<sup>144</sup>.

Les premiers contacts de la Chine avec les pays situés à l'ouest du bassin du Tarim datent précisément de l'époque de l'empereur Wudi. Les Chinois, dont les frontières sont alors menacées par la progression vers le sud du peuple Xiongnu, décident de proposer une alliance défensive aux Yuezhi, autre peuple des steppes du nord-nord-ouest de la Chine, que l'avancée des Xiongnu avait fait fuir vers l'Asie centrale. A cette occasion, et pour la première fois, des émissaires sont envoyés vers les « pays de l'ouest », jusqu'à l'empire parthe, que les Chinois appellent « *Anxi* » ; des contacts sont noués, et des rapports arrivent à la cour chinoise. Ces contacts sont ensuite renouvelés et entretenus au fur et à mesure que la domination chinoise s'étend vers l'ouest. En 59 avant notre ère, un service administratif chargé spécialement de traiter les affaires des pays de l'ouest et du nord-ouest est créé à Chang'an, que les Chinois appellent « le Protectorat Général » : il fonctionne jusqu'en 16 de notre ère et est à l'origine de nombreuses informations connues des Hans et consignées dans le *Hanshu*<sup>145</sup>. A partir de 123, les contacts de la Chine avec les pays de l'ouest s'interrompent peu à peu, les sources d'information qu'ils constituaient s'en trouvent peu à peu taries.

---

<sup>142</sup> Voir l'introduction de M.A.N. Loewe, dans Hulsewé/Loewe 1979, p. 3-12, claire et pédagogique ; voir aussi Hulsewé 1961, et en dernier lieu Thierry 2005, §\*

<sup>143</sup> Voir par exemple la précision de Fan Ye, compilateur du *Hou Hanshu* (achevé vers 445), à la fin du chapitre sur les Régions Occidentales : « Ban Gu a noté en détail les conditions et les coutumes locales de chaque royaume dans le *Hanshu*. Maintenant, les événements à partir de la période *Jianwu* (25-55) ont été révisés pour cette section sur les régions occidentales en utilisant ceux qui diffèrent des chroniques antérieures, comme le mentionne Ban Yong à la fin du règne de Andi (107-125) » (trad. John Hill, 2003, [http://depts.washington.edu/silkroad/texts/hhshu/hou\\_han\\_shu.html](http://depts.washington.edu/silkroad/texts/hhshu/hou_han_shu.html) (traduit de l'anglais)).

<sup>144</sup> Voir Hulsewé 1961, p. 37-38, qui évoque à ce propos le chapitre autobiographique du *Hanshu* et la biographie de Ban Biao contenue dans le *Hou Hanshu*.

<sup>145</sup> Les peuples et pays, dans le *Hanshu*, sont d'ailleurs généralement situés par leur distance sur les routes rejoignant le Protectorat Général. Voir Loewe, dans Hulsewé/Loewe 1979, p. 10-11.

*Shiji* et *Hanshu* comportent chacun une petite monographie consacrée à l'*Anxi* qui synthétise les données connues alors à la cour chinoise. Les informations concernant les Parthes en général y sont fort succinctes : ce sont de brèves considérations sur le climat, le type d'habitat et les coutumes de la population, ainsi que quelques éléments ethnographiques qui ont intrigué les envoyés chinois, comme la mention des monnaies frappées à l'effigie des rois, ou la coutume d'écrire en lignes parallèles sur du parchemin. Mais ce qui est particulièrement précieux pour nous, c'est que la situation géopolitique y est décrite, et les pays frontaliers mentionnés par leur nom ; les deux textes mentionnent en outre une intense activité commerciale sur la « rivière Gui », que l'on identifie à l'Oxus, ainsi que la présence de comptoirs commerciaux sur ses rives. Les rédacteurs du *Hanshu* ont incorporé de nouveaux documents à leur notice et procédé à une mise à jour de certaines informations. On y a ajouté en particulier l'évocation des premières délégations échangées par les Parthes et les Chinois à l'initiative de l'empereur Wudi. Plus intéressant encore pour nous, la situation géopolitique décrite n'est plus la même que dans le *Shiji* : les pays frontaliers au nord ont changé, la frontière orientale avec les Yuezhi, semble s'être précisée et un royaume dont on transcrit le nom sous la forme « Wuyishanli » inconnue du rédacteur du *Shiji*, est mentionné au sud-est de l'empire. La nature spécifique de ces textes et les usages de composition dont ils sont issus rendent parfois hasardeuse l'exploitation de leurs différences pour reconstituer une suite chronologique : pour les données du *Hanshu* reprises du *Shiji*, se pose la question de l'inertie textuelle d'un texte à l'autre ; inversement, pour les informations nouvelles, comme la présence de ce royaume de Wuyishanli au sud-est des Parthes, on ne sait si elles témoignent de faits inconnus des Chinois à la date de rédaction du *Shiji* ou si elles sont le résultat d'événements réellement nouveaux qui se sont produits entre la date de composition des deux textes.

Le *Hou Hanshu* comporte lui aussi une notice sur l'*Anxi*. La date tardive de sa composition, entre 424 et 445, par Fan Ye (398-445), ainsi que celle des notes et peut-être des corrections qui y ont été ajoutées au VII<sup>e</sup> siècle, l'écarte *a priori* du corpus. Ce texte pose en outre des problèmes spécifiques qui mettent en doute la fiabilité des informations qu'il donne. Les violents conflits qui secouaient la Chine à cette époque rendaient l'accès aux archives officielles particulièrement difficile et une grande partie d'entre elles avaient disparu. Fan Ye a dû travailler à partir d'ouvrages de seconde main aujourd'hui disparus et la comparaison avec les fragments conservés montre l'anarchie de la compilation dont résulte le texte que nous lisons. L'exploitation de données non confirmées par d'autres sources ainsi que les hypothèses historiques fondées sur une version des faits qui diffère de celles des textes

précédents, sont toutes fort sujettes à caution : en témoignent d'ailleurs les interminables discussions auxquelles elles ont donné lieu<sup>146</sup>. La notice consacrée à l'*Anxi* vaut la peine d'être mentionnée, car elle évoque la « cité de Mulu de ses marches orientales » que l'on appelle, dit le texte, « Petit Anxi ». L'identification avec la ville de Merv est aisée par simple rapprochement phonétique ; on sait par ailleurs que sa position de centre commercial n'a cessé de se renforcer au cours de l'empire parthe au fur et à mesure de l'intensification des échanges avec la Chine. Le surnom de « Petit Anxi » constitue, dans l'austérité des données que nous traitons, une ouverture presque émouvante sur une pratique sans doute officieuse. Mais le texte, rédigé après la chute de l'empire parthe, ne garantit pas la date des données qu'il fournit, si bien que cet usage pourrait très bien dater de l'époque sassanide et refléter le maintien dans la région de coutumes parthes, en particulier l'usage de la langue parthe, par exemple, attesté à une date tardive, nous le verrons, dans nos sources primaires. Le texte évoque aussi plusieurs ambassades, datées avec précision des années 87, 97 et 101 : aussi intéressants que soient ces témoignages de liens entre Parthes et Chinois, ils ne nous apportent aucun élément concret concernant les régions orientales, si ce n'est l'occasion de formuler des hypothèses sur les routes suivies, dont aucune étape, malheureusement, n'est mentionnée<sup>147</sup>. Pour le reste, les éléments ethnographiques des textes précédents ne sont pas repris, ni la mention de l'importance de la rivière Gui ; la situation géopolitique au nord et à l'est, en revanche, n'a pas changé. Autant d'éléments qui ne se prêtent pas à l'analyse, car on ne sait comment les interpréter.

Hormis les ambassades échangées avec les Parthes, les informations du *Shiji* et *Hanshu* sont purement descriptives, nous l'avons vu. C'est dans le *Hou Hanshu* que l'on trouve mention du seul événement historique évoqué par les compilateurs chinois, dans lequel les Parthes jouent un rôle. Le texte fait allusion par deux fois à une guerre entre les Yuezhi et l'empire parthe à propos de la région du Gaofu, possession parthe dont les Yuezhi s'emparent sous le règne d'un souverain nommé Qiujiuque par les Chinois, dont il est dit par ailleurs qu'il conquiert et fédère l'ensemble des principautés yuezhi. L'identification de ce Qiujiuque avec Kudjula Kadphisès, auquel les sources numismatiques et épigraphiques permettent d'attribuer la fondation de l'empire kushan sur les ruines de l'empire grec de Bactriane et d'Inde,

---

<sup>146</sup> Thierry 2005, p. 433-435, et, pour un exemple de discussion, voir Thierry 2005 p. 465-469 sur l'organisation politique de la Bactriane après l'arrivée des Yuezhi, et *infra*, sur la région du Gaofu, diversement décrite dans les textes chinois.

<sup>147</sup> P. Bernard a ainsi suggéré qu'en 97, les ambassadeurs chinois qui cherchaient à se rendre dans l'empire romain, le « Da Qin » et arrivent au Tiaozi, identifié depuis longtemps comme l'un des pays du sud de la Mésopotamie, étaient passés par la route du sud de l'Iran, celle qui de l'Arachosie, partait tout droit vers la Perside par les déserts de Carmanie (voir Bernard 1990).

unanimement admise aujourd'hui, a permis de dater l'information du milieu du Ier siècle de notre ère environ. Mais l'identification du Gaofu a soulevé d'importants débats : sa position et son statut dans le *Hou Hanshu*, où il est mentionné d'une part comme un « territoire » appartenant à l'Anxi, d'autre part comme une principauté dans la monographie qui lui est consacrée, ne correspondent pas à ceux de la région appelée de ce nom dans le *Hanshu*, où il constitue l'un des cinq districts, ou *xihou*, établis par les Yuezhi sur leurs nouveaux territoires bactriens<sup>148</sup>. La partie de l'Anxi dont il est question ici a aussi fait l'objet de discussions et on a proposé de l'identifier non pas à l'empire arsacide, mais au royaume indo-parthe. Au-delà de ces débats dont les termes reposent souvent sur des hypothèses érudites d'identification toponymique et linguistique, la question nous intéresse dans la mesure où cet événement fait intervenir une confrontation directe entre les Parthes et l'empire kushan en formation et suggère la fixation d'une frontière. Or les sources primaires dont nous disposons sont de peu d'aide pour témoigner de conflits frontaliers ; aucune surfrappe monétaire connue ne vient attester qu'une domination yuezhi - ou déjà kushane - ait succédé dans un territoire à un pouvoir arsacide. Quant aux sources gréco-romaines, elles ignorent absolument l'empire kushan, et parmi les différents noms qu'elles donnent aux peuples envahisseurs de la Bactriane, l'identification des Yuezhi n'est même pas assurée.

Il faut souligner ici que la nature diplomatique des informations sélectionnées par les sources chinoises implique que les peuples mentionnés sont suffisamment structurés politiquement pour pouvoir entrer en relation diplomatique avec les ambassades chinoises ; même lorsqu'ils ont été soumis par une autre puissance, comme c'est le cas du Daxia, leur évocation suppose qu'ils ont encore une représentation politique distincte de celle de leurs conquérants et identifiable par les Chinois. On ne peut donc s'attendre à trouver mention dans ces textes de groupes de population particuliers au sein de telle ou telle principauté, même lorsqu'ils sont ethniquement bien définis et jouissent éventuellement d'un certain degré d'autonomie<sup>149</sup> ; ces textes ne font pas non plus état des confédérations de peuples d'origine ethnique différente, alors que dans le cas des Yuezhi, par exemple, l'hétérogénéité des types physiques représentés sur les reliefs de Khalchayan pourrait le suggérer<sup>150</sup>. Inversement, on peut espérer

---

<sup>148</sup> Thierry 2005, p. 469-471 ; la proposition d'identification de Fr. Thierry est discutée dans Grenet 2006, p. 330-334.

<sup>149</sup> C'est le raisonnement que tient E. de la Vaissière pour expliquer que les Sogdiens ne sont pas mentionnés explicitement dans les textes chinois : « Les Sogdiens ne disposent pas alors d'un Etat structuré. La Sogdiane et Samarcande, dénuées de toute autonomie politique, ne sont pas susceptibles d'avoir fait l'objet d'une notice spécifique dans les rapports à base politique et militaire qui forment le socle des chapitres sur l'Occident dans les *Histoires dynastiques*. C'est sous la forme d'une simple périphrase mentionnant au passage les peuples situés entre le Ferghana et le pays parthe que les Sogdiens sont désignés » (La Vaissière 2002, p. 33).

<sup>150</sup> L'évocation de la présence de descendants des Se et de Yuezhi parmi les Wusun est une exception notable (*Hanshu*, XCVIb, 3901-3902 ; voir Thierry 2005, texte 23, p. 508-509).

que lorsque des monnaies attestent l'existence d'une principauté autonome, on en trouvera mention dans les sources chinoises, pour peu que les représentants impériaux en aient entendu parler. Concernant l'empire parthe, cependant, en particulier ses régions orientales, on a des raisons de penser que les Chinois ne faisaient pas la différence entre les différents rois parthes soumis au Roi des Rois<sup>151</sup>.

Enfin, ces textes chinois nous offrent une ressource, précieuse quoique indirecte : une histoire suivie et dynamique des vastes mouvements de population en Asie centrale et en Bactriane qui ont entraîné à partir du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère une entière recomposition des constellations ethniques et politiques aux confins orientaux de l'empire parthe. Ils en situent l'origine dans l'expansion vers le sud des peuples Xiongnu de Mongolie, qui contraint les Yuezhi à migrer progressivement vers l'ouest, depuis l'est du bassin du Tarim jusqu'aux frontières parthes en Sogdiane et Bactriane ; les Yuezhi provoquent à leur tour le déplacement des populations Wusun et Se, les premières vers la région des Tianshan où ils s'installent, les secondes au sud de leur territoire d'origine vers le Pamir et le nord-ouest de l'Inde où elles forment diverses principautés. Tout l'enjeu est de clarifier autant que possible le point de vue de ces chroniques chinoises et les déformations induites sur le récit des événements, pour pouvoir estimer de la façon la plus exacte possible les liens entre ces informations et les données ponctuelles fournies par les sources gréco-romaines. Il revient à P. Daffinà d'avoir insisté le premier sur le fait que Chinois et Grecs avaient des perspectives limitées et spécifiques : il a exploré dans son ouvrage l'hypothèse que les événements décrits non seulement ne se recoupaient pas, mais n'avaient pas même de liens entre eux<sup>152</sup>. Sans aller jusque là, la comparaison avec d'autres épisodes similaires à d'autres époques suggère que les récits des chroniqueurs chinois, en ne rendant compte que des fédérations politiques qui participaient au réseau de relations diplomatiques naissant, ont laissé dans l'ombre une série de mouvements secondaires locaux complexes ; qu'inversement, les observateurs grecs et romains, qui s'attachaient davantage à décrire les différents groupes tribaux occupant les territoires, n'ont manifestement pas perçu l'ampleur des mouvements migratoires de l'époque en Asie centrale.

Il a ainsi sans doute fallu que les Chinois nouent des rapports diplomatiques avec les

---

<sup>151</sup> Les *Annales* notent pour l'an 101 de notre ère l'arrivée à la cour des Han d'une ambassade parthe du roi « Manqu », nom que l'on ne parvient à identifier à aucun souverain arsacide. On propose ordinairement de l'identifier à un roi de Perside (voir Thierry 2005, p. 527 et n. 229). Par ailleurs, on s'est demandé, sans pouvoir résoudre la question, si le terme Anxi recouvrait aussi, voire même désignait uniquement les Indo-Parthes ; on s'accorde plutôt aujourd'hui à considérer que les Chinois ne faisaient pas la différence entre Parthes et Indo-Parthes.

<sup>152</sup> Daffinà 1967.

principautés formées par les peuples Se dans le Pamir et avec le royaume du Jibin au nord-ouest de l'Inde où régnait un roi Se, pour qu'ils intègrent l'histoire de ce peuple refoulé de la région de l'Ily par les Yuezhi dans celle des migrations. Le *Shiji*, en effet, n'en dit rien, et l'épisode est intégré de façon un peu artificielle dans le *Hanshu*. Il n'y aurait pas lieu d'évoquer ici les Se si l'identification faite entre le nom des Se et celui de « Sakas » des sources gréco-romaines, n'avait conduit à envisager les liens entre le peuple évoqué par le *Hanshu* et les Sakas qui d'après les textes gréco-romains vivaient aux frontières nord-orientales des Parthes et ceux qui, d'après Isidore de Charax, vivaient sur le bas Hilmend sous domination parthe. Le *Hanshu*, cependant, n'évoque pas de confrontation directe entre les Se et l'Anxi, ni une présence de Se sur le territoire de l'Anxi ; il ne suggère même pas que les deux principautés aient eu une frontière commune. Seul le *Hou Hanshu* se fait l'écho d'une interaction éventuelle entre l'Anxi et les Se qui concerne la région du Gaofu, mais aucune indication de date n'est donnée, et les informations données sur le Gaofu ne permettent pas de le situer précisément.

D'une façon générale, s'il est possible de reconstituer une succession plausible des événements tels que les chroniqueurs chinois les ont enregistrés pour la période de migration proprement dite, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, comme l'a proposé récemment Fr. Thierry, il est beaucoup plus difficile de restituer les évolutions et vicissitudes politiques des époques postérieures, une fois les Yuezhi arrivés en Bactriane ; *a fortiori* celles qui suivent l'an 23 de notre ère, dont il ne demeure que les quelques données ponctuelles retenues par Fan Ye dans le *Hou Hanshu*. Comme nous le verrons, l'enchaînement des événements fait parfois problème ; mais il est surtout extrêmement compliqué de tenter d'identifier les territoires concernés du fait des imprécisions voire des incohérences des textes.

Dans les textes chinois que nous pouvons exploiter, on le voit, la focale n'est pas ajustée sur l'empire parthe ou Anxi, qui, bien que salué à maintes reprises comme un grand royaume, n'est pas la destination principale des ambassades chinoises, et ne constitue pas un centre d'intérêt majeur pour la cour impériale. Les données directes restent donc peu nombreuses, mais elles donnent à l'empire parthe un contexte oriental, laissé entièrement dans l'ombre par les sources gréco-romaines. Comme aux sources gréco-romaines, il faut tenter, autant que faire se peut, de donner aux textes chinois leur juste valeur documentaire au regard des possibilités de critique interne. Mais seule la confrontation avec d'autres sources, sources gréco-romaines quand il y a lieu, et sources primaires, permettra de spécifier leur perspective.

Ainsi, le degré de fiabilité de la représentation que les observateurs gréco-romains comme

chinois se faisaient et transmettaient des événements qu'ils enregistrent reste la grande question posée par ces documents, dont aucun n'est un témoignage direct et contemporain. Faire la part des distorsions topiques, des déformations conjoncturelles, distinguer ce qui relève de l'incompréhension ou d'un point de vue particulier des auteurs concernés : l'entreprise n'est pas facile. Ce n'est qu'une fois poussée aussi loin que possible la critique interne de chacun de ces documents que l'on peut tenter de les mettre en liens entre eux, puis de les rapprocher des sources primaires. En dernière analyse, cependant, ils nous renseignent souvent plus sur le système interprétatif mis en œuvre que sur les événements concernés. Les écarts entre eux, lorsqu'il est possible les mettre en évidence, en donnent une illustration.

Nous avons évoqué dans ces pages les différents documents dont on peut admettre qu'ils constituent le corpus à partir duquel aborder l'histoire des régions orientales de l'empire parthe, et à partir desquels on peut espérer, dans l'état actuel de la documentation, retrouver des éléments de leur histoire. Nous avons dit assez que le caractère succinct et dispersé de ces sources ajoute considérablement à leur difficulté intrinsèque d'accès et d'interprétation. Le manque de documents écrits narratifs pose en outre des problèmes particuliers d'historicisation des données, d'autant qu'une grande part du matériel nouveau a été retrouvée hors contexte stratigraphique et que les référents manquent pour établir des critères de datation circonstanciés.

Le choix d'une assise territoriale devrait permettre en premier de jeter les bases d'un nouveau corpus qui permette de fournir les comparants nécessaires à une contextualisation des données. On s'attachera à envisager les éléments de ce corpus sans établir de lien *a priori* entre une désignation ethnique et une pratique culturelle, ni entre une appartenance ethnique et l'intégration à un ensemble politique. On a constaté l'abondance et l'importance des monnayages parmi les sources nouvelles qu'il nous est donné d'exploiter : le caractère hétérogène de la circulation monétaire au sein de l'empire parthe, malgré la diffusion des drachmes d'argent arsacides sur tout le territoire, avec l'apparition de nombre de monnayages locaux et les émissions dites « municipales » des cités grecques de Mésopotamie, a déjà été relevé<sup>153</sup>. On tentera donc de ne pas attribuer de signification politique *a priori* aux différents monnayages mis en circulation dans les régions orientales de l'empire parthe.

---

<sup>153</sup> Voir Alram 1998.



Pour aborder le propos, partons d'un panorama des descriptions des régions orientales que fournissent les sources écrites : itinéraires, d'abord, qui nous mèneront directement sur le terrain, puis descriptions géographiques des auteurs gréco-romains, enfin notices consacrées à l'empire parthe dans les Annales chinoises. On tentera dans les chapitres suivants de saisir des pans de l'histoire des régions considérées durant la période parthe. Ce sont les confrontations avec les Gréco-Bactriens d'abord, avec les Scythes ensuite qui leur valent des mentions dans les sources écrites : ces mentions seront donc successivement au point de départ des deux chapitres suivants. On tentera enfin dans le dernier chapitre de restituer les évolutions politiques et culturelles qui conduisent à la situation des régions orientales de l'empire parthe telle qu'en héritent les Sassanides.